

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & mo-
derne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ;
de Nouvelles de la République des Lettres ; &
de diverses autres Particularités intéressantes
& curieuses , tant de Suisse , que des
Pais Etrangers.*

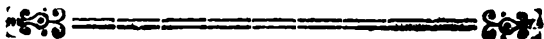
DEDIÉ AU

M A I 1750.



N E U C H A T E L

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



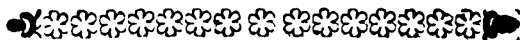
M D C C. L.





JOURNAL HELVETIQUE,

M A I 1750.



SECOND EXTRAIT

*Des Relations de M. le Prof. CALLENBERG *,
concernant la Conversion des Juifs.*

Quoique la Corruption règne toujours dans le Monde, & que le Vice y aille son train, come dans les Siècles passez, on peut dire cependant à la louange de celui où nous vivons, que la Pieté y a pris une vigueur nouvelle, qu'elle a fait des efforts & pris des mesures, qu'on n'avoit point vû auparavant, pour dissiper l'Ignorance & le Vice, pour faire régner à leur place la Conoissance de Dieu & la Sainteté. C'est ce dont on conviendra, si l'on fait attention à divers Etablissemens pieux, qui se sont faits dans les

E e 2

Pais

* Voyez le premier Extrait au Journal de Janv. 1750. p 50

Pais Protestans. On en peut remarquer quatre dans le seul Roïaume de la *Grande-Bretagne* : 1°. Une Societé, composée de tout ce qu'il y a de plus distingué dans la Nation, établie pour la *Propagation de la Connoissance de J. C.*, dans les Pais des Infidèles : 2°. Une autre Societé composée de même, & établie pour la *Propagation des Bonnes Mœurs*, dans le Roïaume. 3°. La Mission Chrétienne, établie à *Madras* & à *Coudelour* dans la Côte de *Coromandel*, pour la *Conversion des Indiens*, soutenue par la première de ces Societez. 4°. L'établissement des *Fcoles de Charite*, qui aiant comencé à *Londres*, a été imité dans les diverses Provinces d'*Angleterre*, ensuite en *Ecosse* & en *Irlande*; delorte qu'aujourd'hui l'on voit plusieurs milliers d'Enfans pauvres, de l'un & de l'autre Sexe, recevoir une Education véritablement Chrétienne, dont ils auroient été privez sans ce secours, & livrez pour jamais à l'Ignorance & à la Corruption, qui en est une suite. A ces quatre excellens Etablissemens, il faut joindre en 5me. lieu la *Mission Danoise*, établie à *Tranquebar*, Ville de la Côte de *Coromandel*, appartenant, depuis environ 130. ans, à la Courone de *Danemarch*, & fondée l'an 1705. pour la *Conversion des Indiens*, par le Roi FREDERIC IV. Grand Père du

Roi

Roi aujourd'hui régnant. Enfin il faut mettre dans le même rang l'Etablissement de Mr. le Prof. *Callenberg*. Ce qu'il y a de plus admirable dans ces Etablissements pieux, c'est qu'ils sont *tous* soutenus par les Contributions volontaires de plusieurs milliers de Chrétiens, qui destinent à ces Objets salutaires une partie de leurs Aumônes. On peut dire *tous*, sans même en excepter la *Mission Danoise*, bien qu'elle tire annuellement une Pension de *Cinq mille Risdalers*, que le Roi son Fondateur lui a assigné par un Edit perpétuel & irrévocable; car cette Somme, ne suffit pas, à beaucoup près, pour subvenir à toutes les dépenses de cette Mission; & sans le secours des grandes Contributions qu'elle reçoit tous les ans, de divers endroits d'*Allemagne* & du *Danemarck*, ses progrès seroient bientôt arrêtez!

Il en est de même de l'Etablissement de M. *Callenberg*. Dès qu'il eut achevé d'imprimer pour la première fois le petit Livre de la *Lumière du Soir*, & qu'il eut fait conoitre au Public, par un Avis imprimé, son travail, & son dessein, il reçut bientôt, de divers endroits, des Contributions volontaires, d'un grand nombre de Persones, nommées & anonymes, conües & inconnües: Elles l'encouragèrent, par leurs Lettres, à continuer,

en lui représentant l'excellence & l'importance de son travail, & lui faisant remarquer, que puis que les Chrétiens d'*Europe* se donnoient tant de soin, & faisoient tant de dépense, pour la Conversion des *Paiens*, qui sont éloignez d'eux, il étoit bien convenable de ne pas négliger la Nation *Juive*, de laquelle est né le Sauveur, & sur tout de travailler au Salut des Juifs qui sont en *Europe*, particulièrement en *Allemagne* & dans les Pais voisins, où ils se trouvent domiciliés parmi les Chrétiens. Animé & encouragé par ces représentations, & soutenu par les Sômes d'argent qu'il recevoit de jour en jour, M. *Callenberg* a continué son travail. Il a fait imprimer un grand nombre de petites Brochures, en Idiome Juif-Allemand, tendantes à éclairer les Juifs sur la Doctrine Chrétienne; come aussi les Livres du Nouv. Testament, traduits en cette Langue-là, & ensuite ceux de l'Ancien Testament; l'Évangile selon *St. Luc*, traduit en Hébreu, avec des Notes, en stile Rabinique, par un Docteur Médecin, Juif de Nation, & Rabin converti au Christianisme; enfin l'Épître aux Hébreux, traduite demême en Langue Hébraïque, par un autre Rabin converti, mais sans Points-voïelles.

Les Rélations de Mr. *Callenberg* ont d'abord

paru sous le titre de *Continuation* de l'Avis qu'il avoit doné au Public dès le commencement. Il y en a 16. sous ce titre, qui s'étendent dès l'an 1728. jusqu'au 28. Mai 1736. Il a publié les suivantes sous le titre de *Rélations de la suite des travaux qu'on a entrepris pour faire conoitre J. Christ le Sauveur du Monde, à la Nation Juive.* Il y en a 26. Pièces, dès le 29. Mai 1736. jusques au 30. Septemb. 1744. Ce sont de ces diverses Pièces, dont on se propose de donner quelques Extraits abrégés.

Avant d'entrer dans ce détail, il ne sera pas hors de propos de s'arrêter, à un Usage intéressant qu'on peut tirer de la lecture de ces Rélations. On y apprend à conoitre, *l'état présent* des Juifs dans leurs diverses dispersions, leur *Caractère*, leurs *Mœurs*, leurs *Sentimens en matière de Religion*, come aussi les préjugés & divers autres obstacles, qui les éloignent de la Foi Chrétienne.

I. Les Juifs sont répandus par toute la Terre. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y en a en *Europe*, dans le *Levant*, en *Egypte* & dans les Côtes de *Barbarie*. Il s'en trouve aussi dans les Indes Orientales & jusques dans la Chine. Mais, ce que peu de gens savent, il s'en trouve en *Amérique*, dans la *Pensylvanie*, Province Angloise de l'Amérique

Septentrionale, & à *Surinam*, Etablissement Hollandois, dans l'Amérique Méridionale; & ce qui doit encore plus surprendre, on trouve, dans les *Indes Orientales*, dans la grande *Presqu'Isle* en-deça du *Gange*, sur la Côte de *Malabar*, du côté de *Cochin* & de *Cranganor*, des Juifs noirs, come les Indiens naturels, séparez d'avec les Juifs blancs. Les Juifs blancs ne s'accordent pas sur le tems de l'origine de ces Noirs. Les uns disent, qu'ils sont issus des Esclaves noirs, qui appartenoient à des *Juifs*, sorti de *Judée*, du tems de *Salomon*; mais il n'y a guères d'apparence. Les autres disent, avec plus de vraisemblance, que 200. ans après la ruine du second Temple, leurs Pères se retirèrent dans ces Pais là, où ils se rendirent à pié, au nombre d'environ 10. mille. Ceux qui s'établirent du côté de *Cranganor*, y vécurent tranquillement pendant l'espace d'environ mille ans, & ils engagèrent leurs Esclaves noirs à embrasser leur Religion. Mais dans la fuite, ces derniers se soulevèrent contre leurs Maitres, en massacrèrent plusieurs & se mirent en liberté. Ces Juifs noirs sont au nombre d'environ deux mille Ames. Ils ont trois Synagogues à *Cochin*, & six dans l'intérieur du Pais. Les Blancs ne se mêlent point avec eux; ils ont leurs Sinagogues à part; & quand ils

ne

ne trouvent pas des Maris pour leurs Filles , ou des Femmes pour leurs Fils , parmi leurs Frères , ils en font venir de *Bassora* ou du Royaume d'*Yemens* *.

II. Les Juifs sont plus ou moins bien traitez , selon le naturel ou la Religion des Peuples parmi lesquels ils habitent. Ils sont souverainement méprisez dans la *Turquie* & dans la *Perse*. Quand un *Persan* passe devant un *Juif* , il faut que le *Juif* se baïsse devant lui presque à terre , jusqu'à-ce qu'il soit passé. Les *Persans* disent , que les *Juifs* sont obligez à cela , parce qu'ils sont Meurtriers des Prophètes , & particulièrement parce qu'ils ont fait mourir le Prophète *JESUS*. * Ils suivent en cela l'esprit de leur Prophète *Mahomet* , qui parle fort dédaigneusement des Juifs dans son *Alcoran* , & qui les traite d'impies , pour avoir rejeté *JESUS* le Prophète & l'Apître de Dieu. Ch. 3. & 4. En *Angleterre* , en *Hollande* & dans les Villes Impériales & Protestantes d'*Allemagne* , come *Francfort* & *Hambourg* , ils sont traitez avec beaucoup de douceur. Il en est demême en *Italie* , particulièrement à *Rome* & à *Venise*. A *Rome* il faut chaque Dimanche , que 70. d'entr'eux se trouvent dans une certaine Eglise , pour y entendre

un

* Mission. Dan Contin. 54 de l'an 1741. p. 1048. & 1049.
 3 Contin. XVI. p. 236.

un Sermon Italien , du reste ils ont entière liberté de faire leur Commerce , le Dimanche même , près d'un Cimetiére^b. La même chose se pratique encore en d'autres Villes. A *Venise* ils prennent part aux Divertissemens du Carnaval ; & leurs Femmes vont par tout en Masque comc les *Vénitiennes* , même dans leur Sinagogue. Quand le Carnaval est fini , on leur permet encore de paroître en Masque dans leur Quartier , à leur Fête de *Purim* ; ce qui done lieu à divers désordres , parce que les *Vénitiens* prennent part à cette Fête^c. Dans le Roïaume de *Pologne* & de *Bohème*, ils sont sous un joug fort durs. En *Pologne* le Clergé Catholique ne veut pas souffrir qu'ils étudient le Latin : S'ils le font , & qu'ils soient découverts , il faut qu'ils se fassent bap-tizer , ou qu'ils subissent la peine du feu. C'est là du moins ce que disoit un *Rabin Polonois* à Mr. *Calenberg* , & qui paroît difficile à croire^d. Ils n'y osent point parler de Réligion avec les Catholiques^e. On n'y souffre pas non plus qu'ils aient des *Bibles Allemandes* , ni même des Livres de Mr. *Callenberg*^f. Cependant ils s'y conservent un certain crédit , par les liaisons qu'ils se procurent avec
les

^b Contin. IX. 254. .

^c Relat. III. 83.

^d Cont. II. 207. 208.

^e Cont. XII. 40. & XIX. 67.

^f Relat. IV. 50. 51.

les Grands du Roïaume, Eclésiastiques & Séculars, & avec certains Ordres de Religieux puissans, soit en prêtant des Sommes considérables^g, soit en rendant des services importans. Il y a quelques années qu'ils eurent une terrible avanie à essuier, dans le Palatinat de *Pofnanie*, à l'occasion d'une Femme, qui les acusoit d'avoir égorgé son Enfant. Ils soutinrent un violent Procès à ce sujet, & peu s'en falut qu'on ne les chassât tous: Mais enfin ils eurent le bonheur de prouver leur innocence l'an 1740. & le Tribunal Affefforial leur donna gain de cause. Pour éviter à l'avenir tout accident de cette nature, il leur défendit tout comerce familier avec les Chrétiens, sur tout avec les Enfans; enforte que si un Enfant Chrétien venoit à disparoitre, & qu'on pût prouver par deux témoins, qu'un Juif l'auroit caressé & attiré près de lui, il seroit obligé de rendre compte de cet Enfant, & d'en répondre. Deplus il leur ordona de se tenir dans le Quartier de la Ville qui leur a été assigné dès les tems anciens, & de se retirer chez eux à une certaine heure, au son de la Cloche^h. En 1731. dans une Ville du même Palatinat, il y avoit un Juif, qui étoit Facteur des Jésuitesⁱ. En

Bo-

g Rel. XII. 7.

h Rclat. XIV. 88. 89.

i Cont. VI. 135.

Bohème ils n'osent point avoir de-comerce avec les *Protestans* ou les *Hussites*, qui y sont cachez. Un *Juif* disoit qu'il y conoissoit un *Meunier*, qui lui doneroit de bon cœur une *Vache*, s'il lui portoit une *Bible*; mais il ajoutoit, qu'il en couteroit la vie à un *Homme*, chez qui on trouveroit pour la seconde fois une *Bible*^k. A *Prague* on leur enlève leurs *Enfans* dans les rues, & ensuite on les batize, après leur avoir fait apprendre quelques leçons par cœur*.

III. On nous apprend aussi, qu'il y a des *Juifs* établis dans le Pais de *Canaan*, particulièrement à *Jérusalem*, où l'on compte plus de mille Familles *Juives*: On en trouve aussi à *Hébron*^l, & en quelques autres endroits, mais non pas en si grand nombre qu'à *Jérusalem*. Tous ces *Juifs* n'y sont soufferts, qu'à la faveur des Impôts considérables qu'ils paient; & il n'y pourroient pas tenir sans le secours des *Juifs* d'*Europe*, entr'autres d'*Allemagne*, de *Hollande* & de *Pologne*, qui leur envoient annuellement des Contributions considérables. Ceux-ci se flatent toujours que leur Temple sera rebâti. On les berce de cette espérance, & c'est dans cette pensée qu'ils y envoient leur *Argent*; mais ceux-là le

con-

k Cont. XII. 98.

* Relat. III. 12.

l Cont. XIV. 8. & X. 149.

confument pour leur propre compte, & le Temple ne se rebâtit point^m.

IV. Les Juifs sont partagez en deux grandes Sectes, les *Karaites*, & les *Rabanites* ou *Rabinistes*. Les premiers tirent leur nom du mot *Kara*, qui, en Hébreu de Rabin, signifie l'*Ecriture Sainte*. Ils sont ainsi apellez, parce qu'ils s'attachent uniquement au *Vieux Testament*, come la règle constante de leur Foi & de leur Conduite, rejetant les Traditions humaines. Les *Rabanites* au contraire joignent au *Vieux Testament* les *Traditions de leurs Rabins*, qui sont parfaitement les Successeurs des anciens *Pharisiens*, & même, à parler généralement, ils les préfèrent à l'*Ecriture*, & les étudient avec beaucoup plus de soin. Ces Traditions sont renfermées dans un gros Livre, qu'ils appellent *Thalmud*, composé de deux parties, dont la première nommée *Mischna*, en est come le Texte, & l'autre nommée *Ghemara*, en est le Comentaire. Il y a peu de *Karaites* en *Europe*: Il s'en trouve dans la *Thrace* ou la *Romanie*, & particulièrement à *Constantinople*: Il y en a dans la *Lithuanie*, & dans la *Podolie*ⁿ, où ils habitent dans deux petites Villes: Ils sont riches & font leur Commerce avec les *Turcs*. Il y en a aussi dans le *Lévant*, & au

Grand

Grand Caire. Tous les autres *Juifs* sont *Rabanites*. Ces deux Sectes se haïssent mortellement, & n'ont aucun comerce ensemble. Les *Rabanites* de *Lithuanie* donent sans façon l'épithète de *Diables* aux *Karaites* °; & ceux-ci les raillent sur leurs Bandes de parchemin qu'ils s'attachent à la tête, & les appellent des *Oisifs bridez*. Ces *Karaites*, rejetant les Traditions des Rabins, rejettent aussi les Pratiques superstitieuses recommandées par le *Thalmud*; mais ils ont pareillement leurs superstitions particulières, fondées sur une Observation trop rigide des Loix du Lévitique. S'ils trouvoient une Souris morte dans un tas de mille mesures de blé, ils jetteroient tout ce tas de blé dans la Rivière. Si le jour du Sabbath il se trouve tant soit peu de feu dans le fourneau, ils le balaient incessamment. Ils observent aussi des Jeunes très austères dans leurs Jours de Fête P.

V. Pour ce qui regarde le *Caractère* & les *Mœurs* des *Juifs*, on peut dire en général qu'ils ressemblent à cet égard à tous les autres Peuples du Monde; mais on remarque en eux, trois Vices entr'autres, qui les caractérisent particulièrement; ils sont extraordinairement *vains*, *pareseux* & *avares*.

Ils tirent vanité des moindres choses. Ceux de

de Pologne, par exemple, se glorifient beaucoup de porter la barbe^q, come Dieu l'a commandé. Ils tirent vanité de leur *pareffe* même. On les entend dire, qu'eux seuls croient un Dieu; qu'eux seuls ont reçu la Loi de Dieu; & qu'eux seuls come étant le Peuple de Dieu, sont nourris & entretenus sans avoir besoin de mettre la main à la Charrue, & sans être redevables à personne^r. Ils ont bien dégénéré du naturel de leurs Pères, les anciens *Israélites*, qui négligeoient le Commerce, & qui s'occupoient uniquement de l'Agriculture & du soin de leurs Troupeaux. Ils disent d'un ton moqueur, que le travail ne leur réussit pas, parce qu'ils sont sous la malédiction; que ce qu'ils sèment, ne rapporte rien; & qu'ainsi ils sont forcés de prendre des Chrétiens pour les servir, & pour cultiver leurs Terres^s. Aussi ceux d'entr'eux, qui ont quelques Terres dans un coin du Cercle de *Franconie*, ne les cultivent point eux-mêmes, mais ils les donent à ferme, ou ils prennent des Ouvriers pour les cultiver^t. Ils se glorifient extrêmement de ce que tous les Princes prennent des *Juifs* à leur Service^u. Ils se vantent d'être un Peuple Saint, & prétendent avoir parmi eux des gens plus sages & plus patients que *Job*. Ils se di-

q Rel. VI. 131.

r Ibid. 141.

s Cont. X. 80.

t Cont. IX. 197.

u Rel. XV. 53.

difent *un Peuple chéri de Dieu* ¹. Cela va si loin qu'ils n'ont pas honte de dire: *Quand même nous péchons, nous sommes cependant agréables à Dieu; car Dieu habite au milieu de nous* ². Ils ne croient point avoir besoin de se convertir, & on ne leur fait pas plaisir de les y exhorter ³. Enfin ils se mettent si fort au dessus de tous les autres Peuples du Monde, qu'ils croient leur faire grace, d'enseigner que ceux d'entre les Nations, qui auront bien vécu, sur tout qui auront fait du bien aux Juifs, auront part à la félicité du Ciel avec eux; mais néanmoins dans un degré au dessous d'eux. On peut consulter le *Traité d'Eisenmenger* sur ce sujet. Enfin ils sont tellement entêtés de l'excellence de leur Nation, qu'ils ne peuvent pas croire que le *St. Esprit* puisse être donné à un Gentil, ni que les autres Peuples du Monde puissent devenir le Peuple de Dieu ⁴. On peut se rapeller à cette occasion ce qui est rapporté dans le Livre des *Actes des Apôtres*, au Chap. XI. *v. 2. 3. & 18.*

L'*Avarice* est un autre Vice, qui ne caractérise pas moins la Nation Juive; leurs usures excessives, & leurs friponeries dans le Commerce, sont suffisamment conués; ainsi

il

¹ Cont. VII. 110. 155. VIII. 310. Rel. XIII. 59.
² Rel. XIV. 74.

³ Rel. IV. 136. & XI. 56.
⁴ Cont. XII. 64. 107. & VII. 279.

il n'est pas nécessaire de s'y étendre; ils ne s'en cachent point. Un d'eux, qui avoit oui les discours des Missionnaires, ne fit point difficulté de dire, *Qu'il ne vouloit pas suivre leur Doctrine, parce que s'il le faisoit, il n'oseroit plus friponer* ^b.

VI. On remarque cependant en eux quelques bones choses. Par exemple, quand ils ont eu quelque quèrelle ensemble, ils se réconcilient avant que le Soleil soit couché ^c. Tous ceux qui ont lû les Sermons de JESUS CHRIST, en ont trouvé la Morale excellente & irrépréhensible, & en ont soutenu la vérité contre des mauvais Chrétiens, come on le rapportera une autrefois. Lors qu'en 1732 les Protestans de l'Archevêché de *Saltzbourg* furent contraints de quitter leur Pais, pour aller ailleurs chercher quelque habitation où ils pussent servir Dieu en liberté de Conscience, les *Juifs* qui se trouvèrent dans les lieux où ils passioient, leur témoignèrent beaucoup de compassion & d'amitié, leur donèrent le Couvert & la Table chez eux, & leur firent de grandes largesses. Dans une Ville près de *Hall* ils firent pour eux une Collecte de *Cent Ecus*, & dans une autre, ils leur firent un don de 30. *Ecus*. Ils publièrent aussi qu'un *Juif Portugais* de *Hollande* leur avoit doné

F f

30000.

30000. Ecus ; mais il y a bien de l'apparence qu'ils y mettoient un zero de trop. Cette dispersion de ces pauvres Protestans a causé une émotion extraordinaire parmi les Juifs : Ils l'ont regardée come un Evénement qui présageoit de grandes choses^d. Un Rabin dit aux Missionnaires, qu'il avoit versé des larmes en voiant ces bones gens ; & qu'il avoit pensé en lui-même, *Si l'on fait présentement tant de merveilles, de ce petit nombre de Saltzbourgeois, quelle merveille ne sera-ce pas, lors que Dieu rassemblera les Juifs des quatre parties du Monde*^e. On remarque aussi en une infinité d'endroits des Relations de Mr. Callenberg, qu'ils honorent & estiment, & même qu'ils aiment & chérissent les Ministres savans, pieux & zelez, qui travaillent avec douceur à les éclairer & à les convaincre par des Instructions solides ; come au contraire ils méprisent les Ministres peu savans, qui entreprennent de les convertir, & qui ne peuvent pas répondre à leurs Objections^f.

VII. Venons maintenant au grand Article de la Religion des Juifs. On fait assez en général quelle elle est ; ainsi je remarquerai seulement qu'ils inspirent de bone heure à leurs Enfans une haine violente & l'aversiõn la plus

^d Cont. IX. 206. 207. X. 63. ^f Cont. IX. 209. 231. XV. 77.
64. 113. & XI. 30. 31. Rclat. XIV. 1019.
^e Cont. IX. 346. 357.

plus forte pour la Religion Chrétienne, & pour la Personne même du Seigneur J E S U S. Sans entrer ici dans le détail des horreurs que le Savant *Eisenmenger* leur attribue, & dont il donne de bones preuves dans son Livre *, & pour m'en tenir uniquement aux Relations de M. *Calenberg*, il paroît par divers endroits qu'ils blasphèment insolemment le Seigneur dans leurs Societez de plaisir & dans leurs Sinagogues: Ils en usent de même à l'égard du *Nouv. Testament*, qu'ils décrivent cômme un Livre abominable & rempli de blasphèmes^r. Quand ils parlent du Seigneur, c'est toujours avec mépris, *Cet Homme là*, c'est leur expression ordinaire, ou ils y ajoutent quelque épithète injurieuse, come quand ils l'appellent *le pendu* &c.

D'abord que le Livre de la *Lumière du soir* vit le jour, la Sinagogue de *Hall* en défendit la lecture, sous peine d'excommunication; & les autres Sinagogues imitèrent son exemple. Ils en ont usé de même à l'égard des autres Brochures de Mr. *Callenberg*, à mesure qu'elles ont paru. Ils n'ont pas plus épargné les Livres de l'*Ancien* & du *Nouv. Testament* que

F f 2

ce

* Intitulé, Entdecktes Judenthum, en 2. Vol. in 4to. à Königsberg 1711. Les Juifs ont intenté un grand Procès, au sujet de ce Livre, aux Héritiers de l'Auteur.
g Rel. XVIII. 42.

ce zélé Docteur a fait traduire & imprimer en leur Langue & en leurs Caractères, pour leur instruction^h. Mais malgré toutes leurs précautions, ces Livres se sont répandus par tout. En 1738. les Rabins de *Francfort* eurent la hardiesse de se plaindre à un Magistrat, des Missionnaires, qui distribuoient des petits Livres à leur Peuple, &c. disant, que c'étoit une infraction à leurs privilèges &c. Mais ce sage Magistrat les renvoia avec une grave & vive remontranceⁱ. La même année ceux de *Berlin* portèrent aussi des plaintes à la Cour contre les Missionnaires, les acufant de répandre le Fanatisme. Mais come les Relations de M. *Calenberg* étoient entre les mains de tout le Monde, & qu'on pouvoit s'y instruire de leur Doctrine, on les renvoia come ils le méritoient^k. Le feu Roi ne les aimoit pas, & l'on nous apprend que l'an 1737. il avoit pensé à les chasser de sa Capitale, du moins pour la plûpart; ce qui causa parmi eux beaucoup de pleurs & de lamentations^l.

Es voient avec un dépit extrême quand quelqu'un de leur Nation embrasse la Religion Chrétienne. L'an 1731. dans une Ville de la Pomeranie Brandebourgeoise, un Juif aiant pris que sa Fille vouloit se faire Chrétienne,

^h Cont. I. 57. II. 6. VI. 5. i Rel. V. 182. 183.
VII. 18. X. 218. Rel. V. k Rel. VIII. 69.
167. XIII. 17. XXV. 75. l lb. 66.

tienne, menaça de la tuer. Mais le Magistrat en étant averti, lui en fit passer l'envie ; la Fille fut protégée, instruite & batizée^m. Un autre Juif aiant laissé paroître le dessein qu'il avoit de se faire Chrétien, sa Mère le chercha de nuit avec une chandelle & un gros couteau pour l'égorger ; mais il fut si bien se cacher, qu'elle ne le pût point trouverⁿ. On voit dans ces Relations quantité de ces sortes d'exemples, de Pères & de Mères, qui ont mis tout en œuvre, promesses, menaces, caresses, larmes, lamentations &c. pour détourner leurs Enfans de la pensée d'embrasser le Christianisme. Un célèbre Rabin, dans le Cercle de *Franconie*, qui avoit enseigné pendant 20. ans avec beaucoup de réputation, aiant reconu la vérité de la Religion Chrétienne, fit conoitre qu'il vouloit l'embrasser. Les Juifs lui ofrirent une somme d'argent pour le dissuader : Mais il s'en plaignit au Prince, sous lequel ils vivoient : Ils furent citez devant lui & punis sévèrement^o.

VIII. Ces obstacles n'empêchent pas que toutes les années on ne voie des *Juifs* se faire batizer, particulièrement dans les États Protestans d'Allemagne. On trouve dans les Relations de M. *Callenberg* les Histoires de la Conversion de plusieurs d'entr'eux, dont quel-

quelques-unes font fort touchantes. Il y en a une qui doit son origine à un Avanture qu'on pourroit appeller Comique, s'il ne s'agissoit pas d'un sujet aussi grave. Dans une Ville du Pais de *Brandebourg*, deux Rabins disputoient un jour en entr'eux, sur la Question, *Si le Messie est venu ou non?* L'un le soutenoit, l'autre le nioit. Celui-ci, au lieu de répondre à ses raisons, lui lâcha un grand soufflet. Le premier qui ne s'atendoit pas à cette sorte de refutation, lui rispoita de la même manière. Et tout de suite ils se prirent au collet, & se batirent vivement. Le bruit de cette affaire fût bientôt répandu. Un jeune *Juif* qui en entendit parler fit là-dessus ses réflexions, & conclut qu'il falloit que le premier eut raison, puisque l'autre ne lui avoit répondu que par des coups. Tôt après, encouragé par quelques Chrétiens, il se fit instruire, & embrassa le Christianisme ^{P.}

IX. S'il y a des Juifs entêtez & furieux, il y en a aussi en fort grand nombre, qui sont doux & moderez, & qui s'élevant au dessus des préjugez de leur Nation, cherchent de bone foi la Vérité, & l'écoutent avec plaisir ^{q.} On voit dans les Relations, que les deux picux Propofans Missionaires de
Mr.

^p Cont. XV. 43. 49.

^q Cont. IV. 52. V. 19. VIII. 300. IX. 52. &c.

Mr. Callenberg, ont trouvé presque par tout un accueil favorable. Dans les Maisons, dans les Sinagogues, on les a écoulez quelque-fois, sans qu'on leur fit aucune objection; ou si on leur en faisoit, c'étoit avec douceur & sans irritation. On trouve un grand nombre d'exemples de cette nature^r. On y apprend avec plaisir, qu'en plusieurs endroits il y a des *Juifs*, qui rendent justice au Seigneur JESUS, qui le regardent come un Saint^t, & même come un *Prophète*^t, & qui ne se font point de peine de dire, que leurs Pères ont eu tort de le faire mourir^u. Quelques-uns même sont Chrétiens dans le Cœur, mais ils n'osent pas le déclarer, pour ne pas s'atirer des persécutions de la part de leurs Parens^v. Dans la *Franconie*, un *Juif* riche, Home de sens & fort versé dans la Doctrine Chrétienne, aiant pris que son Fils, qui étoit un Dissipateur, s'étoit fait Chrétien, dit; *Qu'il souhaitoit qu'il devint un bon Chrétien*. Un autre *Juif* du voisinage de la *Suisse*, dit un jour à une Dame Chrétienne, *Nous autres Juifs, nous avons crucifié Jésus une fois; mais les Chrétiens le crucifient tous les jours*.

X. II

r Cont. VI. 50. VII. 173. IX.

374. X 35 143 &c.

f Cont. II. 195. 196 IX 231.
269

t Cont. XIV. 80. XV. 107.

u Cont. IX. 274. X. 79.

x Cont. III. 31. & 2. Part. 24.

Rel. I. 33. 34. VI. 114.
116 XIII. 35.

y Rel. 26. 39.

X. Il se trouve même en divers endroits des *Juifs*, qui lisent le *Nouveau Testament*, aussi bien que l'Ancien. L'an 1735. un Juif du Pais de *Brandebourg* disoit aux *Missionnaires*, qu'il avoit lû le *N. T.* en faisant attention à chaque verset^z. Un autre disoit au Ministre de son lieu, *J'ai lû le N. T. peut-être plus que vous*^a. Un troisiéme, qui habitoit dans le voisinage de *Nuremberg* dit malicieusement à un Catholique, que s'il pouvoit lui apprendre qui est *la Bete à 7. têtes* ☸ à *10. cornes*, il lui acheteroit un Chapeau neuf^b. Un autre enfin se vantoit d'avoir lû plusieurs fois le *N. Testament*^c.

Il y auroit plusieurs autres Observations sur le Caractère de la Religion des Juifs, mais elles pourront trouver place dans les Extraits suivans, à mesure que l'occasion s'en présentera.

z Cont. XV. 144.

a Cont. IX. 207.

b Ib. p. 53.

c Rel. VI. 148.





ECLAIRCISSEMENT

Sur une Communication secrète entre deux anciens Convens de GENEVE.

IL ne sert à rien, *Monsieur*, d'essayer avec vous d'esquiver certaines Questions délicates. Je voulois me dispenser d'aprofondir le comerce souterrain que la Tradition de *Genève* établit entre les Cordeliers de cette Ville & les Religieuses de Ste. Claire leurs Voisines & leurs Dévotes. Je croiois qu'il convenoit de laisser dans l'obscurité ces oeuvres de ténèbres. On a tant de preuves de la corruption des Moines dans ce tems là, que ce n'est pas la peine de travailler à constater de nouveaux faits sur une Vérité si généralement reconue. Malgré cette raison que je vous avois aléguée, vous m'ordonés absolument de creuser ces Visites souterraines, qu'on a de puis long-tems atribuées à nos Cordeliers. Vous voulés que je vous dise ce qu'on doit penser de cette Tradition populaire.

Je vai donc examiner ce Fait, mais sans
au-

aucune partialité. Vous m'avertissés fort faiblement qu'il faut se défier de ces bruits, quelque chemin qu'ils aient fait dans la bouche du Peuple. Ce n'est pas assez qu'ils soient vraisemblables, vous voulez encore que l'on vous donne de bones preuves de la réalité du Fait. Je vous promets d'apporter à cet examen toute l'attention & l'impartialité que vous m'avez prescrites. Je saurai me garantir des préventions que donc ordinairement la différence de Religion & qui sont si contraires à la découverte de la Vérité.

Il y a long-tems que j'ai comencé à me défier de la Tradition que vous voulés que j'approfondisse. Quoi que j'en eusse été imbu dès mon enfance, elle a comencé de bone heure à me paroître fort suspecte. Quand l'occasion s'en est présentée, il m'est arrivé bien des fois de marquer dans la Conversation des doutes là dessus. Voici les principales raisons qui nous en doivent faire défier.

En général le Peuple Protestant débite quelque chose de semblable dans la plupart des Villes Réformées. Dès qu'il y avoit eu des Couvens d'Hommes & de Filles, un peu voisins, la Tradition debitoit come chez nous, qu'ils se rendoient visite par dessous terre. Passant autrefois à Bâle & dans d'autres Villes de Suisse, on me fit une semblable

his

Histoire de leurs anciens Couvens. En Angleterre on débite la même chose à l'égard du Couvent de *Richemont* & de celui de *Sionhams*. La Communication a pu être réelle dans quelques uns de ces Monastères, sur tout quand ils étoient fort à portée les uns des autres. Mais par cela même que la Tradition la mettoit presque par tout, on peut la regarder comme hazardée à l'égard de plusieurs anciens Couvens.

Voici les raisons que je crois qui doivent faire mettre dans cette dernière classe, nos deux Monastères de Genève, acufés de ce mauvais commerce.

Il faut d'abord remarquer qu'aucun Auteur contemporain n'en a parlé. *Bonivard* n'en a rien dit dans sa Chronique. Il est vrai qu'il ne l'a pas poussée tout à fait jusqu'au tems de la Réformation; mais *Roset* dans ses *Chroniques*, & *Savion* dans ses *Annales*, qui ont parlé du changement de Religion, & de plusieurs années postérieures, n'ont fait aucune mention de cette prétendue découverte. Ils raportent l'un & l'autre un Fait qui y avoit assez de raport, c'est que le 23. Août 1535. on surprit un Cordelier dans son Couvent de Rive, avec une Fille de mauvaise vie. On le contraignit de quitter son Habit, & d'épouser cette Fille. Voila une Aventure, qui conduisoit

naturellement nos Annalistes à parler du Canal souterrain, s'il leur avoit été connu.

On n'en trouve rien non plus dans nos Régîtres publics. La découverte qui fut faite dans quelques unes de nos Eglises de fausses Reliques a été rapportée exactement, comme divers autres Faits propres à autoriser la Réformation. La communication clandestine dont il s'agit seroit du même genre. Si elle étoit réelle, elle ne devoit point être oubliée.

Si l'on avoit fait cette découverte ou à la Réformation, ou quelque tems après, il n'y avoit rien de si aisé que de conserver l'entrée de cette Voute souterraine, & de la montrer encore aujourd'hui au Couvent des Cordeliers. Les Murs de ce Monastère & son enceinte se voient encore dans ce qu'on appelle *la Charpenterie*. C'étoit une curiosité à montrer à la Postérité, & rien n'empêchoit de conserver ce Monument du desordre des Moines.

Tout le terrain entre les deux Couvens a été fouillé & remué en différentes occasions. En 1558. on construisit le nouveau Colège dans une Place contigue à l'ancien Couvent de Ste. Claire. La pente en étoit fort considérable. Il falut comencer par mettre ce lieu à niveau. Pour cela on bouleversa beaucoup de terre, & on ne trouva point le Chemin en question, quoi qu'il eut dû nécessairement le trouver sur cette ligne s'il eut existé.

Du terrain qu'il y avoit eu autrefois entre les deux Couvens, la partie contigue au Couvent des Cordeliers n'avoit point été remuée. C'étoit le Jardin de ces Religieux. La pente en étoit encore plus brusque que de l'autre portion. Un Particulier l'aquit du Public environ l'an 1725. Il y construisit un Jardin, qu'il fit mettre à niveau à grands fraix. Pour cela le terrain fut fouillé jusqu'à vingt cinq ou trente piez de profondeur : C'étoit encore là où le Chemin clandestin devoit avoir été pratiqué. Cependant il n'en parut aucun vestige dans ce violent remuement de terre.

Je pourrois encore aléguer la difficulté de l'ouvrage dont on charge les Cordeliers. Du Couvent de ces Religieux à celui de Ste. Claire, la distance étoit assez grande. L'un étoit tout à fait au haut de la Rue appelée *Verdaine*, & l'autre occupoit le bas. C'est une Rue longue de quelques centaines de pas. On ne suppose pas sans doute que les Cordeliers aient construit une Voute de maçonnerie de cette longueur. On se contente de leur faire percer le terrain qu'ils auront étançoné de planches & d'apuis. Mais cela même a bien des difficultés dans une semblable longueur, & dans un terrain sablonneux tel que nous l'avons dans ce lieu là, & qui ne sauroit se soutenir de lui même.

Outre cet amas de charpente, qui seul auroit pû les déceler, je demande encore comment ils auroient pû cacher la grande quantité de terre qu'il auroit falu enlever de cette Cavité. Le Docteur *Burnet*, Evêque de *Salisbury*, parlant des Catacombes de Naples, dans son *Voyage de Suisse & d'Italie*, dit qu'elles ne fauroient avoir été faites par les Chrétiens, dans un tems de persécution, parce qu'il leur auroit été impossible de cacher la prodigieuse quantité de terre qu'il auroit falu tirer de ces Mines pour les creuser. Malgré la différence totale de la destination de ces Catacombes des Cordeliers de Genève, & de celles d'Italie, je puis bien comparer ces deux Ouvrages pour la difficulté du secret. Vous savés que l'on croit comunément que ces Grottes de Naples avoient été creusées par les Chrétiens, pour y enterrer leurs Morts & pour y célébrer leurs Mystères. On fait que chez les Moines Mendians, quantité de Séculiers y abordent chaque jour, & se promènent autant qu'il leur plait, dans l'intérieur du Couvent. Comment doner le change à ces Curieux, qui n'auroient pas manqué de demander raison de cet amas de terre qu'ils auroient vû déposer ou dans la Cour ou dans le Jardin ? La défaite la plus naturelle, par tout ailleurs, auroit été de dire qu'on vouloit faire

une

une Cave. Malheureusement cette échappatoire ne pouvoit point avoir lieu. Ce Monastere étoit situé au bord du Lac, & on ne pouvoit pas creuser deux ou trois piez sans rencontrer d'abord l'eau.

Après avoir étalé les embarras & les difficultés qu'entraîne apres elle cette Tradition populaire, je vais indiquer a ceux qui la soutiennent, un Moien de garantir les Cordeliers des questions importunes de ces Curieux, qui leur auroient demandé raison de ce qu'ils faisoient, c'est de charger de l'ouvrage, non les Religieux, mais les Sœurs de Ste. Claire. Si vous faites travailler à cette Communication les Religieuses elle mêmes, personne ne leur fera des questions incomodes. Vous savés, *Monsieur*, qu'on n'entre point dans les Monastères de Filles. Les Femmes séculières elles mêmes n'y sont admises que très difficilement, & il faut pour cela une permission expresse de l'Evêque. Les Religieuses peuvent faire, dans l'intérieur de leurs Murailles, tout ce qu'elles jugent à propos. Les nôtres n'avoient donc qu'à mettre la main à l'œuvre pour aller rendre une Visite souterraine à leurs bons Amis les R. R. P. P. Cordeliers, qui n'avoient qu'à les attendre de pié ferme. Mais n'oublions pas de munir ces Ouvrières d'une Bouffole, pour ne point s'égarer dans ces routes

tes ténébreuses , & pour arriver heureusement chez les Cordeliers du Couvent de rive. C'est le port où il s'agissoit de surgir.

Je sens bien que vous trouverés que ce seroit mal garder le *Decorum* du Sèxe, que d'employer des Filles pour établir une semblable communication. Voici donc une Remarque qui doit leur épargner cette indécence, & qui dispensera les uns & les autres d'un travail fort fatigant. Les Religieuses de Ste. Claire, come je l'ai déjà dit , étoient sous la direction des Cordeliers. Ces soins spirituels leur fournissoient des prétextes fréquens pour entrer dans ce Monastère. Pour se convaincre combien l'accès en devoit être facile, on n'a qu'à lire le *Factum des Religieuses de Provins* imprimé en 1668 *. On y voit des Cordeliers qui entrent continuellement chez leurs Sœurs de Ste. Claire, sous ombre de diriger ces bonnes Religieuses. Si vous n'avez pas ce Livre rare , vous en trouverés un Extrait dans les *Préjuges legitimes de Mr. Jurieu contre le Pâpisme*, Chap. XXIX. Il dévoile le Commerce licentieux de ces Moines avec les Religieuses de Ste. Claire. Pour

* *Factum pour les Religieuses de Ste. Catherine les-Provins contre les Cordeliers*, 1668 On croit communément que ce *Factum* a été composé par un Avocat nommé Veret, qui fut ensuite Ecclesiastique, & Grand Vicairé de l'Archevêque de Sens. Mr. de Boze dans son Catalogue de Livres rares & curieux, attribue ce *Factum* à un nommé Doregal.

Pour se mettre à couvert des facheuses conséquences qui se tirent de la conduite libertine de ces anciens Cordeliers de France, on pourroit m'oposer qu'il y a deux branches dans l'Ordre de Ste. Claire. Les *Urbanistes* & les *Claristes*. Celles de Genève étoient de ces dernières, qui passent pour fort austères. Celles de Provins étoient des *Urbanistes*, qui vivoient fort comodément, & dont la Règle avoit été fort adoucie par une Bule d'un Pape *Urbain*. Mais je vous prie de remarquer, *Monsieur*, que quand je vous ai cité ce Factum, ce n'est pas pour en conclure le relachement de nos *Claristes* de Genève, mais seulement la facilité que les Cordeliers avoient à entrer chez elles en qualité de Directeurs. On fait qu'ils ont également cette liberté dans les Monastères rigides & dans ceux qui passent pour relachés. Je n'ai point prétendu mettre en parallèle la conduite de nos Sainte Claire de Genève, avec celle de Provins le Siècle passé. Les nôtres, à ce que je crois, étoient des Filles sages & réglées, & c'est une des preuves que j'emploierai contre la Communication souterraine, que l'on veut qui ait conduit autrefois chez elles.

Un préjugé favorable pour elles, & que je dois faire valoir, c'est leur attachement à leur Religion; une seule embrassa la Réfor-

mation. Toutes les autres résistèrent aux sollicitations qu'on leur fit pour changer. La seule qui abjura s'appelloit la Sœur *Blaisine*. Il ne paroît pas qu'entre ses motifs de Conversion, elle ait allégué la vie licentieuse de son Monastère. Elle eut des démêlés avec elles pour ravoir sa dot & quelques hardes, mais dans ce démêlé, leurs Mœurs ne furent point ataquées. Sœur *Blaisine* se maria assez bien, & aucune de ces Religieuses ne fut regardée come les restes des Cordeliers. Quand elles sortirent de Genève, on eut pour elles les égards qu'on doit avoir pour des Filles vertueuses. Le Magistrat les acompagna, & vous verrés dans *Spon*, qu'à leur départ de Genève, on leur dona des marques d'honneur & de considération *. Figurés-vous, je vous prie, les huées qu'elles auroient eu à essuier de la part du Peuple, à leur sortie de Genève, si cette Communication clandestine avec les Cordeliers eut été découverte alors. Les ménagemens qu'on eut pour elles dans cette occasion, semblent faire leur Apologie. Elles furent traitées come des Filles vertueuses.

On

* On peut consulter là dessus un Livre intitulé, Le Levain du Calvinisme, ou commencement de l'Hérésie de Genève à Chambéri 1611. L'Abé de St. Réal trouva cette Histoire curieuse & intéressante. Il en retoucha le style, & la publia à Paris sous ce titre, Relation de l'Appostasie de Genève.

On doit en conclure qu'elles l'étoient éfectivement.

Ce font là des présomtions favorables , diront les Partisans de la Tradition contraire. Le silence des Historiens de ce tems-là , celui de la Sœur *Blaisine* , la fermeté de toutes les autres , semblent détruire ce Conduit souterrain ; mais ils allèguent , d'un autre côté , quelques Auteurs qui en ont parlé come d'une réalité. Or en bone Logique , les preuves positives afoiblissent entièrement les négatives , & doivent les faire disparoitre. Il s'agit donc d'examiner ces témoignages. Je vai les rapporter exactement. Il faudra après cela peser la force de ces preuves.

Le premier Auteur qui a écrit quelque chose là dessus est *Ezéchiél Spanheim*, Père du célèbre Antiquaire de ce nom. On a de lui une Harangue Latine qu'il prononça l'an 1635. à l'ocasion du Jubilé de la Réformation de Genève , dans laquelle il dit positivement , *qu'on avoit découvert cette Communication entre les deux Couvens* *.

Il faut croire que ce Savant a été dans la bone foi , & a crû ce fait bien prouvé ; mais ce qui afoiblit beaucoup son témoignage , c'est qu'il est le premier qui l'ait rapporté , & cela cent ans après la Réformation , tandis

G g 2

que

* *Ezech. Spanheimii Geneva restituta 1635. p. 24.*

que tous les Ecrivains qui ont fait l'Histoire de cette Révolution, ont tous gardé le silence sur ce Chemin souterrain. Il faut remarquer d'ailleurs, que ce Professeur étoit un Etranger, qui avoit été appellé dans notre Académie, il n'y avoit pas long-tems. Rien de plus facile que de lui imposer sur cette Tradition douteuse.

Tous ceux qui ont raporté ce Fait dans la suite, l'ont copié de lui, come Mr. *Jurieu* dans son *Apologie de la Reformation*. Il dit en parlant de Geneve, que les Monastères de Filles étoient des Lieux d'une prostitution presque publique. Quand il fut permis de pénétrer dans ces abominables mystères, on découvrit, ajoute-t-il, un petit sentier souterrain, qui faisoit une communication entre le Couvent des Cordeliers, & celui des Religieuses de Ste. Claire. C'est par là que ces Hipocrites, qui cachotent sous un froc une concupiscence brulante, alloient répandre leurs flammes impures dans le sein de ces prétendues Vierges sacrées, les Epouses de J. C. *

Voici coment un Auteur plus moderne, qui a fait l'Histoire de la Réformation, raporte la chose. Après avoir parlé du Livre de la Sœur de *Jussie*, intitulé, *Le Levain de l'Hérésie de Genève*, & du jugement qu'en fait *Spon*, qui trouve ce Livre écrit avec toute la naïveté

veté d'une pauvre Religieuse, le dernier Historien de la Réformation joint cette Réflexion. *Il y a pourtant quelque lieu de douter, dit-il, si ces Religieuses étoient aussi simples que la Sœur de Juslie voudroit nous le faire croire. Les Chemins souterrains qu'on découvrit après leur départ sous leur Couvent, (& qui conduisoient à celui des Cordeliers, qui étoient à quelques pas de là) donent tout lieu de soupçonner qu'elles recevoient de tems en tems des visites de ces bons Frères, & qu'ainsi elles n'étoient pas tant novices dans les affaires du Monde*.*

Il cite à la marge la *Harangue de Spaubeim* récitée le jour des Promotions en 1635. Mais il en fait plus que son Auteur. Il dit que ce fut sous le Couvent des Religieuses que se fit la découverte. Cette circonstance est de son crû. Il fait encore remarquer à son Lecteur, pour rendre cette communication plus pratique, que d'un Couvent à l'autre il n'y avoit que quelques pas de distance. Croiriez-vous, Monsieur, qu'il est bien prouvé que l'éloignement de ces deux Maisons étoit de plus de deux cent pas ? Voici ce qui a trompé l'Historien de la Réformation. Il s'est imaginé que le Couvent des Cordeliers étoit dans le même endroit où est aujourd'hui notre Colège. Or il est constant que les Ste. Claire étoient

étoient tout à fait voisines de cet emplacement. Je crois vous l'avoir marqué dans ma Lettre précédente. Vous trouverez la cause de sa méprise à la page 311. où il dit, que le *Couvent des Cordeliers fut érigé en Colège à la Réformation*. L'Ancien Colège étoit près des Cordeliers; le nouveau fut érigé dans une place tout à fait contigue à l'ancien Couvent de Ste. Claire, mais il ne s'enfuit point de là, que ces deux Communautés fussent voisines. Un Auteur qui n'est pas sur les lieux peut aisément s'y tromper.

Voilà, *Monsieur*, ce que je pense de cette Tradition populaire, sur laquelle vous m'avez demandé mon sentiment. Je la crois quelque chose de plus que simplement suspecte. Je sai que vous voulés que l'on se désie de l'Esprit de parti, & que l'on respecte toujours la Vérité. C'est sur ce pié-là que je me suis entièrement ouvert à vous. Au reste ce n'est point ici une Confidance que je prétende vous faire, & qui demande le sceau du secret. Je tiendrois le même langage en public, si j'en avois l'ocasion. Si le mauvais bruit que j'ai réfuté, n'étoit qu'une Tradition du bas Peuple, on pourroit se contenter de la combattre de vive voix, quand la Conversation roule là dessus. Mais aujourd'hui c'est une Tradition écrite. Des Auteurs graves, come
les

Les *Spanheim*, les *Jurieu* & d'autres, lui ont doné de la consistance & de l'autorité, en la rapportant dans leurs Ouvrages. Le nom de ces grands Homes est fort capable d'imposer.

Encore une petite explication, avant de finir. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de vous avertir, que quelque impartialité que je professe, ce n'est cependant pas proprement l'honneur des Cordeliers, qui me tient le plus à cœur, & qui m'a porté à écrire. Ils étoient fort d  criez dans nôtre Ville avant la Réformation, & je me garderai bien d'être leur *Dom Quichote*. Je ne vous dissimulerai point que j'ai trouvé divers traits contr'eux dans une Histoire Manuscrite de Genève, qui a été faite principalement sur nos Archives. Je vai vous en transcrire un Morceau, parce qu'il regarde un tems fort voisin de la révolution sur la Religion.

L'an 1503. dit cet Auteur, les Cordeliers étoient plongez dans les plus infames débauches. Le Jeu, la Luxure & les Vices qui en dépendent, -r  gnoient parmi eux avec la dernière licence. Le Vicair   Orioli, qui étoit alors à Tonon avec l'Evêque, informe de leur conduite, résolut d'apporter quelque réforme à ce Couvent. Mais les Moines furent soutenus par les Syndics & le Conseil, qui envoi  rent une Députation

au Prêlat, pour le prier de ne pas faire de La peine aux Cordeliers, & de les laisser vivre à leur manière.

Vous voies par là, *Monsieur*, que dans notre petite discussion sur le Canal souterrain, s'il ne s'étoit agi que de l'honneur des Cordeliers, nous aurions pu nous dispenser d'y apporter tant de circonspection. Mais les Religieuses, que jusqu'à présent on y avoit mis de moitié avec eux, demandent beaucoup plus de ménagement. J'ai toujours eu meilleure opinion d'elles que de leurs Directeurs. Après tout, ce n'est pas sur de semblables préventions en bien ou en mal, que ces sortes de Questions doivent se décider, mais sur un examen tranquille & de sang froid du *pour* & du *contre*. C'est ce que j'ai tâché de faire dans cette occasion.

Je crois vous avoir déjà dit, qu'il y a assez long-tems que j'ai comencé à entrer en défiance sur cette Tradition. Il se présenta une occasion assez marquée de faire conoitre mes scrupules là dessus, il y a douze ou quinze Ans. Un peu avant le 2. Jubilé de notre Réformation, quelques Persones avoient projeté de faire imprimer quelque petit Ouvrage sur cette Matière, qu'on pût mettre entre les mains de tout le monde. Une Traduction Françoisé de la *Harangue de Spauheim*,
pro-

prononcée cent ans auparavant dans une semblable occasion, parût être ce qui convenoit le mieux. On jeta les yeux sur un Home de goût très capable de bien traduire. On me fit l'honneur de me consulter. J'approuvai fort ce dessein : J'ajoutai qu'il y avoit seulement un petit endroit de cette Harangue qui me faisoit quelque peine : C'étoit la manière décisive dont il parloit d'un Fait que je regardois come fort douteux, c'étoit le Sentier souterrain qui comuniquoit des Cordeliers aux Filles de Ste. Claire : Je fis sentir que traduire cet endroit, & le présenter ainsi au Public, c'étoit vouloir apuier & confirmer cette Tradition ancïenne, qui me paroissoit cependant n'être pas fondée.

· Ceux qui s'intéressoient à cette Traduction ne se rendirent pas d'abord à mes raisons. On proposa un acomodement, c'étoit de mettre une petite Note à cet endroit de la Harangue, qui lui servit de correctif : On auroit spû mettre par exemple, que *c'est une Tradition qui s'est conservée dans notre Ville jusqu'aujourd'hui, qu'à la vérité nous n'avons pas des preuves bien précises de ce Canal souterrain, mais que peut-être du tems de l'Auteur on en avoit qui ne nous sont pas parvenues.* Ce tour pouvoit tout acomoder, mais quelque autre difficulté qui survint fit tomber la chose, & la Traduction ne parut pas. Je suis &c.



R E P O N S E

*Aux Observations faites sur quelques endroits de
l'Histoire de Suisse, de M. le Baron D'ALT.*

L'Eclaircissement ou plutôt l'Analise de la Bataille de Créci, que Mrs. de la Societé des Savans de Genève ont fait mettre le Mois de Février dans le *Journal Helvétique*, paroît souffrir son Apologie.

On est en premier lieu sensible, come on le doit, à leur manière polie, & au ménagement qu'ils marquent pour l'Auteur de *l'Histoire Helvétique*, en ce qu'ils ont la bonté d'avertir le Public, que la Lanque Françoisé n'est point sa Langue maternelle, & qu'il y auroit de l'injustice à s'arrêter sur des minucies de Grammaire. Il est vrai que le Baron D'ALT aiant passé sa Jeunesse dans le Service, & dès-là, la Dignité où il fut élevé ne l'aiant pas assujetti à cette étude, il n'est pas surprenant qu'il ait comis quantité de fautes contre cette Science; ce qu'on veut bien lui pardonner, de même que celles qu'il a comises contre le Langage, parce qu'on peut de bon accord se passer réciproquement ces Sollécifmes,

mes, si on ose se servir de ce terme grammairien, dans un Pais enclavé dans les Limites Helvétiques. Chacun a ses expressions propres, qui sont soumises à la sévère censure de ceux qui parlent mieux François que nous autres les *Suisses* en général; car c'est le plus ou le moins: Nous ne devons pas nous flater de parler cette Langue avec la purcté qu'elle exige; nous ne devons seulement pas y penser. C'est l'accent qui nous manque, ou la prononciation, qui nous faisant distinguer par toute la France nous met au risque d'être repris come le fût à *Athènes* un Etranger, qui parloit à une Vendeuse d'herbes.

L'Historien ne doit point s'atacher au Stile brillant, ni à l'élégance; il ne doit être attentif qu'à dire la vérité, en la rendant uniment, sans affectation. L'Auteur de l'Histoire Helvétique a pensé faire l'un & l'autre; néanmoins Mrs. de la Societé n'en sont pas persuadés, ils sont dans la ferme croiance, qu'il a erré en s'éloignant de son Principe, lors qu'il a conduit *Mille Genevois* dans l'Armée de France, sous les ordres d'*Amedée de Savoie*. Ces Messieurs conviennent cependant, dans leur Eclaircissement: *Que les Annales de France de Belle forêt disent l'équivalent de M. le Baron D'ALT. Testimonium veritatis*, au moins en partie; mais *Jean de Serres*, dans son Inventaire

taire général de l'Histoire de France , rend ce témoignage complet. Voici comment il s'énonce page 132. *De fait , Philippe plein d'un espoir certain de la Victoire , ne demande que de venir aux mains , rangeant son Armée par cet ordre. Il donne l'Avant-garde à son Frère Charles Comte d'Alençon, l'Arrière-garde au Comte de Savoie , & il se tient en la Bataille.*

Il fut naturel à l'Auteur de croire , que ce Comte de Savoie ne pouvoit être qu'*Amedée VI.* qui régnoit alors dans ce Comté. Il se fortifia dans cette idée en consultant *Guichenon* , où il lût ces paroles , page 400. & 401. *Mais Amé ne pût pas s'être rencontré en une si belle occasion , parce qu'il n'avoit lors que douze ans , n'y ayant point d'apparence que l'on eût voulu lui permettre de sortir de Savoie , en un âge si tendre , ni lui confier la principale conduite d'une Armée. Ce fût Louis de Savoie , Seigneur de Vaud , qui eût cet Emploi , que ces Ecrivains ont qualifié mal à propos de Comte de Savoie.*

La raison que *Guichenon* apporte , que le Comte de Savoie n'avoit en 1346. que douze ans , ne parût pas devoir détruire l'opinion que ce Comte n'eût pas comandé l'Arrière-garde de l'Armée de France , parce que le Prince *Edouard* , qui étoit à la tête de celle
d'An-

d'Angleterre, n'en ayant que quatorze, on pouvoit hardiment décider en faveur d'Amédee, dans le Sang duquel la Valeur n'attend pas le nombre des Années, & qui, à côté de Généraux expérimentés, pouvoit prétendre à la même gloire, qu'on donoit au Prince Anglois, qui avoit au sien Geoffroi d'Harcourt, Conetable d'Angleterre.

D'ailleurs il semble, que Louis Seigneur de Vaud n'auroit pas été à même de conduire les 1000. Hommes d'Armes, que le Comte mena à Philippe de Valois, encore suivant Jean de Serres, qui dit dans la même page 132. Amé de Savoie arrive avec mille Homes d'Armes, pour renfort, come si, de tous cotés, toutes choses apportoient le Laurier à Philippe. De sorte qu'en s'apuyant sur l'autorité de cet Historien François, qui écrit les faits de sa Nation, le Baron D'Alt doit-il être tancé de bévue, quand il a deux Auteurs pour lui? En tout cas, il n'y auroit, suivant Guichenon, qu'une erreur de nom & non de fait. Suivant de Serres, on ne peut rien lui reprocher avec justice, parce qu'un Auteur, qui se fonde ne doit pas être repris.

Il ne voit pas non plus le sujet que peuvent avoir les deux Amis de partager avec défunts leurs Compatriotes, la honte & la confusion de leur défaite à la Bataille de Créci.

On

On n'a jamais vû des Troupes invincibles ; celles de *Genève* feroient les premières ; ce qu'on auroit de la peine à croire. Si Mrs. de la Societé avoient voulu faire attention aux expressions , dont on s'est fervi dans le récit de ce Combat ; au lieu du regret qu'ils en ont conçu , ils en auroient eu de la joie. Ces braves *Genevois* ne sont vaincus , que par la faute du Comte d'*Alençon*. Ils ne cèdent le premier rang qu'à la force d'un Comandement déplacé , & la cause de la ruine d'une Armée entière , qui n'eût point péri , si on les eût laissé faire. Ils se rallient , & dans le moment qu'ils sont prêts à marcher à l'Ennemi , l'imprudent Général , qui court à sa perte , les en empêche.

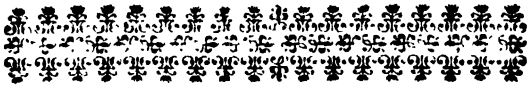
On fait très bien , que quelques Auteurs Historiens ont appellé les *Génois* , *Genevois* , & les *Genevois* , *Génois*. Le Baron D'*Alt* ne l'ignore pas , mais il n'a pas crû , que dans cette occasion les *Genevois* eussent été pris pour les *Génois* ; l'autorité de *Mezerai* ne lui a pas paru suffisante , parce qu'il pouvoit y avoir des Troupes *Génoises* dans l'Armée de *France* , sous les ordres de *Doria* & de *Grimaldi* , & des Troupes de *Genève* , sous ceux d'*Amédée de Savoie* : Il n'y a rien là qui implique.

L'écriture Ste. nous apprend que *Josué* arrêta le Soleil , pour achever de vaincre les
En.

Ennemis du Peuple de Dieu. Ce fût une assistance visible du Ciel. On ne veut pas dire par là, qu'une Providence particulière ait veillé pour le salut des *Anglois*, quoi que de *Serres* paroisse être de ce sentiment, lors qu'il dit page 132. *A cette incomodité s'en ajouta une autre, come si le Ciel favorisoit les Anglois. Une forte guillée d'eau s'étant déchargée tout à coup impétueusement. . .* On ne veut pas non plus rechercher à laquelle des deux Nations Mrs. de la Societé attribuent le Passage de ST. MATHIEU V. 45. DIEU répand également la pluie sur les Justes & sur les Injustes.

On espère que Mrs. de la Societé des Savans de *Genève* seront suffisamment édifiés sur la Bataille de *Créci*, qu'ils ne solliciteront plus l'expulsion d'*Amédée de Savoie*, de l'*Histoire Helvétique*, puisque ce Prince ne leur fait pas deshonneur. Si au reste ils ont encore quelque doute, ils peuvent s'adresser où il convient, on tachera toujors de les convaincre de la considération distinguée qu'on a pour eux, & de la vérité des Faits qu'on a mis au jour. On les prie en attendant de croire, qu'on n'a pas imité le *P. Hardouin*; qu'on n'a rien inventé.

FRIBOURG le 12. Mai 1750.



AUX EDITEURS DU JOURNAL
HELVETIQUE,

*Sur l'Ep. dedicatoire du Livre intitulé, L'Home
Machine, adressée à Mr. le Prof. HALLER.*

N'ayant vû, *Messieurs*, que depuis quel-
que jours, le *Journal des Savans* du
Mois de Mai 1749. , j'y ai lû avec beaucoup
de satisfaction, une Lettre de Mr. HALLER,
Professeur en Médecine de l'Université de
Gottingen, dans laquelle il désavoüe avec
force, tout ce que Mr. *de la Métrie* a avancé
témérairement sur son compte, en lui dé-
diant son Livre de *l'Home Machine*.

Je fûs extrêmement surpris, en parcou-
rant ce mauvais Livre, l'Année dernière, d'y
voir à la tête, une Dédicace adressée à Mr.
Haller, Dédicace, qui me fit de la peine,
& qui me sembloit lui faire deshonneur, vû
qu'il règne dans tout cet Ouvrage des raiso-
nemens en faveur de *l'Athéisme*. Ce petit
Traité est d'autant plus dangereux pour les
jeunes Gens, qu'il est bien écrit & qu'on y
trouve beaucoup de savoir & d'érudition sur
quantité de choses qui ne regardent pas le
Pirrhonisme. Il est très facheux qu'un Home,
qui

qui prétend raisonner en profond Philosophe, dans un Siècle aussi éclairé qu'est celui où nous vivons, écrive contre la certitude de l'Existence Divine & de l'Immortalité de l'Âme, avec autant d'éfronterie que l'a fait cet Auteur dans deux pernicioeux Ouvrages récemment fortis de sa main. Combien les bons Phisiciens, du nombre desquels est Mr. *Haller*, ne doivent-ils pas être indignés contre cet Ecrivain, qui se croit autant éclairé qu'eux !

Le *Journal des Savans*, n'étant pas assés répandu dans la *Suisse*, la Patrie de Mr. *Haller*, ni autant que l'est ce Livre de l'*Homme machine*, il convient parfaitement, *Messieurs*, que vous inseriés dans le vôtre, qui se foutient si bien, cette Lettre si intéressante. C'est pour cette raison, que j'ai crû devoir vous en envoyer, quoi qu'un peu tard, une Copie fidèle, au cas que vous n'aiés pas l'originale entre vos mains. Le Savant Professeur de *Gottingen*, qui s'y justifie si bien, auroit dû vous en écrire, pour la faire paroître en ce Pais, au moien de vôtre Journal même, dans le tems qu'il le fit, il y a déjà un an, dans celui de *Paris*.

Non seulement vous devés charitablement contribuer, en la faisant paroître ainsi, à relever l'honneur de nôtre célèbre Compatriote,

contre une telle audace ; mais aussi à détourner la Contagion des sentimens dangereux répandus dans cet Ouvrage & dans les autres, qu'on attribue aussi à Mr. de la Métrie. Ouvrages qui font injure à la Divinité, & deshonneur à l'Esprit Humain. La plus, saine partie du Public Helvétique, vous en fera gré, & vous rendra service aux jeunes Lettrés, qui lui appartiennent, & qu'il est nécessaire de prémunir contre de tels poisons. Voici cette Lettre.

LETTRE de Mr. HALLER, Conseiller Aulique, Medecin du Corps de S. M. Brit. & Professeur ordinaire de l'Université de Gottingen, Membre du Conseil Souverain de la République de BERNE, à Mrs. les Auteurs du Journal des Sarrons.

IL m'est revenu, MESSIEURS, par des Gens de mérite, que des Persones éclairées avoient marqué leur étonnement de ma Correspondance, avec Mr. de la Métrie, Auteur prétendu de l'*Homme machine*, qui s'y est donné pour mon Disciple, mon Ami, & mon Compatriote, & qui m'a fait l'honneur peu desirable de me dédier ce Livre impie.

Quoique tout le monde sâche en *Allemagne*, que je n'ai jamais eu de liaison avec M. de la Métrie ; cela est peut-être moins connu en *France*, où la Traduction que M. de la Métrie

a faite de mes Comentaires sur *Boerhaave*, pourroit ajouter à la probabilité de nôtre Correspondance réciproque.

Je me suis hâté de détruire une idée qui me paroît si défavantageuse, & j'ai envoié à l'Editeur de la *Bibliothèque Raisonnée*, un désaveu formel de l'amitié & des principes de *M. de la Métrie*. Ce Libraire n'a pas trouvé à propos d'imprimer ce désaveu; il m'a obligé par là d'avoir recours à vous, *Messieurs*, & je prens la liberté de vous prier d'insérer dans vôtre Journal, la déclaration suivante signée de mon nom.

L'Auteur anonime de l'Home machine, n'ayant dédié cet Ouvrage, également dangereux & peu fondé, je crois devoir à Dieu, à la Religion, & à moi même, la présente Déclaration, que je prie Mrs. les Auteurs du Journal des Savans d'insérer dans leur Ouvrage. Je désavoue ce Livre come entièrement oposé à mes sentimens. Je regarde sa Dédicace come un affront plus cruel, que tous ceux que l'Auteur anonime a fait à tant d'honêtes gens, & je prie le Public d'être assuré, que je n'ai jamais eu de liaison; de conoissance, de correspondance, ni d'amitié, avec l'Auteur de l'Home machine, & que je regarderois come le plus grand des malheurs, toute conformité d'opinions avec lui, &c. A Gottingen le 12. de Mars 1749. signé H. A. L. E. R.



AUX EDITEURS,

A l'occasion de Mr. DE VOLTAIRE.

J'Ai lû, *Messieurs*, avec surprise dans votre Journal de *Mars*, les Pièces en Prose & en Vers, dans lesquelles on ataque sans ménagement Mr. *de Voltaire*. C'est avec raison que vous regardés ce Goût Satirique, qui paroît devenir dominant en *France*, come peu assorti à cette Politesse naturelle à la Nation, & qu'en particulier vous trouvés excessif & déraisonnable ce déchainement presque général contre un Poete, qui s'est aquis, par le plus grand nombre de ses Ouvrages, une réputation qui sembloit devoir le mettre à l'abri d'une Critique si peu mesurée. Il méritoit, par cet endroit, qu'on envisageât avec plus d'indulgence les défauts qui peuvent se rencontrer dans quelques unes de ses Productions, & en particulier dans les dernières Pièces qu'il a doné au Théâtre. Il faut convenir que Mr. *de Voltaire* se seroit épargné bien des désagrémens, s'il avoit pû résister à l'envie de paroître supérieur à Mr. *Crébillon*, & s'il n'avoit pas imaginé, que le moyen de faire paroître dans tout son jour

cette

cette supériorité, étoit de traiter les mêmes Sujets que ce célèbre Tragique. Une telle conduite n'est certainement rien moins que digne d'éloges ; elle semble prouver que Mr. de Voltaire, ne s'est pas toujours souvenu des Portraits qu'il nous a tracé de l'Envie, si propres à nous en donner de l'éloignement.

Plusieurs Pièces de cet Illustre Auteur avoient été reçues avec applaudissement du Public, spécialement *Alzire*, *Zaire* &c. Sujets que nul autre n'avoit manié avant lui ; cela ne le satisfait pas. On avoit donné les mêmes éloges, pour ne pas dire plus, à diverses Pièces Tragiques d'un autre Auteur son Contemporain & son Compatriote ; l'un & l'autre avoient leurs Partisans, *Crébillon* paroïsoit même en avoir un plus grand nombre : Il veut faire voir l'iniquité de ce jugement, il ne compte pour rien la gloire qu'il s'est acquise sur le Théâtre, s'il ne vient à bout d'éclipser celle de son Antagoniste. Parmi les Pièces de celui-ci, il choisit préférentement *Electre* & *Semiramis* ; il croit pouvoir traiter de nouveau ces deux sujets, de manière à réunir en sa faveur le plus grand nombre des suffrages. La réputation qu'il compte d'acquérir le flatte d'autant plus, qu'il anéantira, pour ainsi dire, celle d'un Home qu'on regardoit, ou peu s'en faut, come l'Emule des *Corneilles*

& des *Racines*. La Renommée publie qu'il a échoué dans son but. *Oreste* surtout passe pour être très inférieur à *Electre*; c'est ce que je ne déciderai point. Quoi qu'il en soit il a parû, dans sa manière d'agir, un dessein marqué d'humilier *Crebillon* & de s'élever sur ses ruines; aussi s'est il attiré pour Ennemis presque tous les Amis de ce dernier, & c'est à quoi il devoit s'attendre; au lieu qu'en prenant le contrepîé, il auroit pû s'appliquer mieux qu'à présent ces beaux Vers de son Epître sur l'Envie.

Qu'il est grand, qu'il est doux, de se dire à soi-même,
Je n'ai point d'Ennemis, j'ai des Rivaux que j'aime;
Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.

Mais Mrs. les Auteurs sont acoutumés à faire, dans leurs Ecrits, l'étalage des plus beaux sentimens, sans se mettre beaucoup en peine de les justifier par leur Conduite: Semblable à plusieurs Prédicateurs, qui pour déclamer avec plus d'éloquence contre les Vices, n'en sont pas pour cela plus attachés à la Vertu.

Cepen-

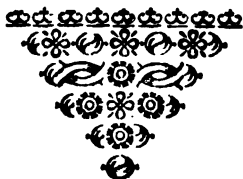
Cependant, que les Talens paroissent dans un plus beau jour, s'ils se trouvoient joints à la bonté du Caractère! Que j'aime-rois à voir marcher d'un pas égal dans la Carrière des Sciences & dans celle des Ver-tus! Mais il arrive malheureusement, que ces deux choses se trouvent rarement réu-nies. La beauté du Génie est ordinairement obscurcie par les défauts les plus essentiels dans le Caractère. Le même Home, qui bril-lera dans la République des Lettres, fera sou-vent inférieur en qualités personnelles à celui qui joue le moindre rôle dans la Société. Celui là, qui diserte si bien contre les Pas-sions, sera gouverné par l'Avarice, la Haine ou l'Envie. On remarque bien les effets de cette dernière Passion dans les Divisions qui règnent parmi les Savans, sur tout ceux qui prétendent exceller dans les mêmes genres. L'animosité est quelque fois si grande en-tr'eux, qu'à l'exemple de *Fréron* & de *Mar-montel*, ils en viendroient plus souvent aux voies de fait, si les deux Partis n'en redou-toient également les suites; mais l'amour de la vie, naturel aux Savans, fait qu'on se borne à combattre avec des Armes qui l'ont rarement abrégée; on se contente de se ba-tre à coups de Plume, & dans ce genre d'es-crime, on ne s'épargne point de part & d'au-

tre : Injures , Invectives les plus fortes , tout est mis en œuvre , pour mortifier son Adversaire. La modération , dans ces fortes de cas est sur tout rarement le partage des *Enfans d'Apollon*. Que j'aime à entendre *Gresset*, dans son Epitre à sa Muse , déplorer cet abus de la Poésie.

*O du Génie , usage trop funeste ,
Pourquoi faut il que ce don précieux ,
Que l'Art charmant , le Langage céleste ,
Fait pour chanter , sur des tons gracieux ,
Les Conquérans , les Belles & les Dieux ,
Chés une Foule , au Parnasse étrangère ,
Soit si souvent le Jargon de Mégère ,
L'Organe impur des plus lâches noirceurs ,
L'Ame du Crime & la Honte des Mœurs.*

Mais pour revenir à *Voltaire* , s'il a échoué dans les deux Pièces qu'il a traité d'après *Crébillon* , il doit naturellement le surpasser dans sa nouvelle Tragédie de *Catilina*. Le succès qu'avoit d'abord eu celle de son Antagoniste m'avoit extrêmement surpris , & je ne l'ai point été de voir , que ce succès ait été de courte durée : Cette Pièce me paroît fort au dessous de ce qu'on devoit naturellement attendre de l'Auteur de *Rhadamiste & Zenobie*. Sans entrer dans un détail qui me meneroit

trop loin ; il me paroît que les Caractères de *Cicéron* & de *Catilina* font tout a fait déplacés : On fait de ce dernier un *Héros* , & de *Cicéron* un *Homme* au dessous du médiocre : On exagère beaucoup les petits défauts qu'on a reprochés à ce grand *Homme* ; on les dépeint avec les couleurs les plus vives , pendant qu'il semble qu'on s'efforce de présenter , sous l'aspect le plus favorable , les Vices & le Caractère odieux de *Catilina*. Voilà qui est diamétralement opposé au but de la Tragédie , qui doit être , en peignant la Vertu & le Vice tels qu'ils font en effet , de nous rendre la première aimable , & de nous inspirer pour l'autre toute l'horreur qu'il mérite.





ÉPÎTRE AUX GRACES.

Par Mr. l'Abé DE BERNIS, de l'Académie Française.

O Vous qui parez tous les Âges,
Tous les Talens, tous les Esprits;
Vous dont le Temple est à Paris,
Et quelquefois dans les Villages;
Vous que les Plaisirs & les Rû
Suivent en secret chez les Sages;
GRACES, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des Esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse, & vous fuit.
Aussi simples que les Bergères
Le Goût vous fixe & vous conduit;
Indifférentes & légères,
Vous échapez à qui vous fuit:
Venez dans mon humble Réduit,
Vous n'y serés point étrangères.
Rien ne peut y blesser vos yeux,
Votre Frère est le seul des Dieux
Dont vous verrez chez moi l'Image:
Dans son Carquois brille un seul Trait,

Et

*Et dans sa Main est le Portrait ,
De celle qui fut vôtre Ouvrage ;
Venez donc , Sœurs du tendre Amour ,
Eclairer ma Retraite obscure ;
Venez ensemble , ou tour à tour ,
Et du Pinceau de la NATURE ,
Achevez l'heureuse Peinture ,
Que je vous consacre en ce jour.*

*Vos bienfaits , Charmantes Déeses ,
Sont prodigués dès le Berceau ;
Et jusques au bord du Tombeau ,
Vous nous conservez vos Richesses ;
Vous élevez sur vos genoux
Ces Enfans si vifs & si doux ,
Dont le front innocent déploie ,
La Candeur qu'ils tiennent de vous ,
Et tous les raions de la Joie ,
Vous aimez à vivre avec eux ,
Vous vous jouez dans leurs Cheveux ,
Pour en parer la négligence ;
Compagnes de l'aimable Enfance ,
Vous présidez à tous ses jeux ;
Et de cet Age trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.*

*L'Amour , le Plaisir , la Beauté ,
Ces trois Enfans de la Jeunesse ,
N'ont qu'un Empire limité ,
Si vous ne les suivez sans cesse.*

L'Amour à travers son Bandeau
 Voit tous les défauts qu'il nous cache.
 Rien à ses yeux n'est toujours beau ;
 Et quand de vos Bras il s'arache ,
 Pour chercher un Objet nouveau ,
 Vos Mains ravalent son Flambeau ,
 Et serrent le nœud qui l'atache.

Bien plus facile à dégouter ,
 Moins délicat , & plus volage ,
 Le Plaisir se laisse emporter ,
 Sur l'aile agile du bel Age :
 Il dévore sur son passage
 Tous les instans sans les compter ;
 Vous seules lui faites goûter
 Le besoin qu'il a d'être sage ;
 Par tout où brille votre Image ,
 Le Goût le force à s'arrêter ;
 Et la Constance est votre Ouvrage.

Sans vous que seroit la Beauté ?
 C'est par les Graces qu'elle attire ;
 C'est vous qui la faites sourire ;
 Vous temperez l'austérité
 Et la rigueur de son Empire ;
 Sans votre charme si vanté ,
 Qu'on sent & qu'on ne peut décrire ,
 Sa froide régularité ,
 Nuiroit à la vivacité
 Des desirs ardens qu'elle inspire.

Le Dieu d'Amour n'est qu'un Enfant ;
 Il craint la fierté de ces Belles ,
 Qui foulent d'un pied triomphant ,
 Les Fleurs qui naissent autour d'elles.
 Par vous l'Amant ose espérer
 De saisir l'instant favorable ;
 C'est vous qui rendez adorable
 L'Objet qu'on craignoit d'adorer.
 Qu'il est doux de trouver aimable
 Ce qu'on est contraint d'admirer !
 Les Belles qui suivent vos traces
 Nous ramènent à leurs genoux.
 Junon , après mille disgraces ,
 Entraîne son volage Epoux ,
 Avec la Ceinture des Graces.
 L'Air , la Démarche , tous les Traits ,
 L'Esprit , le Cœur , le Caractère ,
 Ont emprunté , de vos Atraits ,
 Le Talent varié de plaire.

La Nimphe , qui craint le regard ,
 Et qui pourtant en est émue ,
 La Naïade , qui par hazard
 Nous laisse entrevoir qu'elle est nue ;
 La Vendangeuse , qui sourit
 Au jeune Silvain , qu'elle enivre ,
 Et lui fait sentir que pour vivre
 L'enjouement vaut mieux que l'esprit ;
 La Boudeuse qui dans un coin
 Semble fuir l'Amant qu'elle appelle ,

Qui plus sensible que cruelle ,
 Gemit de sentir le besoin
 De le laisser aprocher d'elle ;
 La Rèveule , dont la langueur
 La rend encore plus touchante ,
 Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté ,
 Dont le remède est dans son Cœur ;
 La Coquette qui nous attire
 Quand nous croions la dédaigner ,
 Et qui pour sûrement régner ,
 Semble renoncer à l'Empire ;
 L'Amante qui dans son ardeur
 A de l'amour sans indécence ,
 Et qui suit à chaque faveur
 Faire revivre l'innocence ;
 La Beauté dont les yeux charmans
 Donent des desirs sans yvresse ,
 Qui sans refroidir ses Amans
 Leur fait adorer sa Sagesse ;
 La Finesse sans fausseté ;
 La Sagesse sans pruderie ;
 L'Enjouement sans étourderie ;
 Enfin la douce Volupté ,
 Et la touchante Rêverie ,
 Un Geste , un Sourire , un Regard ;
 Ce qui plaît sans peine & sans art ,
 Sans excès , sans airs , sans grimaces ,
 Sans gêne ; & come par hazard ,
 Est l'Ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous alarmer ,
 Vous à qui la Nature avare
 Acorda le bienfait d'aimer ,
 Et refusa le don plus rare ,
 Le don plus heureux de charmer.
 De l'Amour touchante Victime ,
 O vous , qu'il blesse & suit toujours ,
 Les Graces offrent leurs secours
 Aux Cœurs malheureux qu'il opprime !
 Allez encenser les Autels
 De ces charmantes Immortelles ;
 A votre retour les Mortels
 Vous compteront parmi les Belles ,
 Et les Amours les plus cruels ,
 Vous serviront beaucoup moins qu'elles.
 On s'acoutume à la Laideur ;
 L'Esprit nous la rend supportable ,
 Et les Graces , pour leur honneur ,
 Placent souvent nôtre bonheur ,
 Dans les bras d'une Laide aimable.

Vous qui comptez tous les momens
 De la Jeunesse qui s'envole ,
 Craignez moins la perte frivole
 De ses dangereux agrémens ;
 Compagnes légères du Tems ,
 Les Graces suivent tous les Ages ;
 Elles réparent leurs outrages ,
 Et sèment les Fleurs du Printems ,
 Sur l'Hiver paisible des Sages.

*Ainsi le vieux Anacréon ,
 Orna sa brillante Vieillesse ,
 Des Graces que dans sa Jeunesse
 Chantoit l'Amante de Phaon *.
 De leurs célèbres bagatelles ,
 Le Monde est encore occupé ;
 La Mort , de l'ombre de ses ailes ,
 N'a point encore envelopé
 Leur Chançonnettes immortelles.*

*Le seul Esprit & les Talens
 N'éternisent point nos merveilles.
 L'Oubli qui nous suit à pas lents ,
 Fait périr le fruit de nos veilles.
 Rien ne dure que ce qui plait ;
 L'Utile doit être agréable.
 Un Auteur n'est jamais parfait ,
 Quand il néglige d'être aimable.*

*Martirs illustres de Clio ,
 Vous dont la Plume infatigable ,
 Nous enrichit & nous acable ,
 Voiez de vos in folio
 Quel est le sort inévitable.
 Dans l'abîme immense du Tems
 Tombent ces Receuils importans
 D'Historiens , de Politiques ,
 D'Interprètes & de Critiques ,
 Qui tous au mépris du Bon-Sens ,
 Avec les Livres Fanatiques ,
 Se perdent dans la Nuit des ans.*

Mai 1750.

472

*La Mort dévore avec furie
Les grands Monumens d'ici bas ;
Mais le Plaisir , qui ne meurt pas ,
Abandone à sa barbarie ,
Les Annales des Potentats ,
Et tout bon Livre qui l'ennuie ,
Pour sauver & rendre à la vie
L'Heureux Chantre de Ménélas ;
Et le tendre Amant de Lesbie.
La Mort n'épargne dans Varron ,
Que le titre de savant Home ;
Mais les graces de Ciceron ;
Tirèrent des cendres de Rome
Et ses Ouvrages & son Nom.*

*Je ne suis par quelle aventure ;
Quelques Ouvrages de Pédant
Ont pû percer la Nuit obscure
Où tombe tout Livre excédant ;
Mais je sais bien , en attendant ,
Que c'est toûjours contre nature ,
Qu'arrive un semblable accident.*

*Les Graces seules embélissent.
Nos Esprits ainsi que nos Corps ,
Et nos Talens sont des ressorts ,
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage Compas d'Uranie ,*

Donent le charme des Couleurs
 Au Pinceau brillant du Génie,
 Enseignent la route des Cœurs,
 A la touchante Mélodie,
 Et prêtent des charmes aux pleurs
 Que fait verser la Tragédie.

Malheur à tout Esprit grossier,
 A l'Âme de brouze & d'acier,
 Qui les méprise & les ignore.
 Le Cœur qui les sent, les adore,
 Et peut seul les apprécier.

Mais vous, Filles de la Nature,
 Qui faites l'amour des Mortels,
 Ne souffrez pas qu'on défigure
 Vos Ouvrages sur vos Autels.
 Paraissez aux yeux des Impies,
 Qui, sans craindre vôtre courroux,
 Nous ofrent de froides Copies,
 Qu'ils nous font adorer pour vous;
 Venez dissiper l'imposture;
 Daignez reparoitre au grand jour;
 Nous aprenons vôtre retour
 Et par le cri de la Nature,
 Et par les transports de l'Amour.



V E R S sur Mr. l'Abé PLUCHE.

PLUCHE, dont le stile est charmant ,
 En veut par trop au Philosophe ;
 A tout propos , il l'apostrophe ,
 Et le harcèle fortement.
 Je voudrois bien savoir comment
 Dans sa tête il arrange & lie
 Raison avec Théologie ,
 Telle qu'en sa Communion
 L'enseigne la Religion.
 De l'Autorité s'il se paie ,
 Arrêtant la Raison tout court ,
 Il a la Grace que Canaye
 Admiroit tant dans Hoquincourt * .

* Sur ce que le Maréch. l d'Hoquincourt, soit
 sérieusement, soit ironiquement, témoignoit une
 extrême soumission de sa Raison à la Foi: *Ce ne
 sont point mouvemens humains ; cela vient de Dieu,*
 lui répondit le P. Canaye, Jésuite. **POINT DE RAISON!**
C'est la vraie Réigion que cela : **POINT DE RAISON!**
Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace!
Êtote sicut infantes: Sorez come des enfans. Les
enfans ont encore leur innocence ; & pourquoi ? parce
qu'ils n'ont point de Raison Beati pauperes spiritu :
Bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne pêchent point:
La raison ? c'est qu'ils n'ont point de Raison. POINT
DE RAISON! *Le beau Mot ! Il devoit être écrit en*
lettres d'or. En vérité cela est divin, pour ceux qui
ont le gout des choses du Ciel. POINT DE RAISON !
Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace ?



TRADUCTION NOUVELLE

De l'Essai de POPE sur l'Homme*, par Mr.
le Baron de SCHLEINITZ.

Nous avons vû dans le *Journal Helvétique*, un petit *Eloge historique*, fort bien tourné, du célèbre Mr. de *Croisfuz*. L'Auteur avoie de bonne foi, que ce Savant s'étoit un peu trop échaufé contre le Poëme de *Pope* sur l'Homme. Il avoit crû y voir des principes qui tendoient à détruire la Liberté & la Providence. On nous apprend en même tems, que Mr. de *Croisfuz* ne tarda pas à se repentir de s'être trop échaufé contre le Poëte Anglois, & que sur la fin de sa vie, il lui fit une sorte de réparation**.

A cette occasion je vai faire conoitre une Traduction en Vers François de ce Poëme, qui n'est conüe que de très peu de perſones, & qui mérite de l'être. Ce qui la rend curieuse & intéressante, c'est qu'elle est d'un Homme de qualité, Allemand de naissance,
&

* Essai sur l'Homme. de Mr. Pope à Helmstedt, 1749. in 4to.

** *Journal Helvétique*. Mars 1750. p. 268.

& que les Vers en font fort beaux. Ce Traducteur est Mr. le Baron de *Schleinitz*, qui réside à la Cour de *Bruswic*. Il a dédié son Ouvrage à la Duchesse régnante.

Après l'Épître Dédicatoire vient un Avertissement, dont cette Traduction ne pouvoit pas se passer. Il n'y a point de Lecteur, qui ne trouve l'entreprise fort hardie, pour ne pas dire téméraire. Voici comment le Traducteur se défend,

„ Si jamais par hazard, dit-il, quelque
 „ François lit mes Vers, je crains fort qu'il
 „ ne m'arrive la même Aventure qu'cisua
 „ *Pomponius Atticus* à *Athènes*.

„ Ce Romain, qui se piquoit de posséder
 „ la Langue Grèque dans la même perfec-
 „ tion que la Latine, fut extrêmement sur-
 „ pris & mortifié, en allant au Marché
 „ d'*Athènes*, pour y acheter lui même des
 „ Légumes, d'y rencontrer une Revendeuse
 „ d'herbes, qui en favoit sur l'Article de la
 „ Langue Grèque plus que lui, qui non seu-
 „ lement le reprend & le corrige, mais qui
 „ a encore l'Oreille assez fine & assez déli-
 „ cate, pour sentir d'abord, soit à sa pro-
 „ nonciation, soit à l'expression, qu'il n'étoit
 „ pas natif de Grèce. *Etranger*, lui dit-elle,
 „ en vérité quand vous seriez Athénien, je ne
 „ saurois vous donner mes Légumes à meilleur
 „ marché,

„ Je crois déjà entendre les huées & les
 „ éclats de rire de tout le Parnasse François,
 „ & de tous ces Poetes fameux dont la
 „ France fourmille : Quel est , diront-ils ,

„ *Ce Poète étranger , conduit par le hazard ,*
 „ *Qui vient nous étourdir de son cri nazillard ?*

„ Quelle témérité , en éfet , d'oser entrer en
 „ lice avec Mr. l'Abé *du Resnel* , Membre
 „ de l'Académie Françoisé , dont la Traduc-
 „ tion en Vers de l'Essai sur l'Home à été
 „ généralement admirée & applaudie de tou-
 „ te la France !

„ Je rends entièrement justice à cet Abé ;
 „ je desespère de l'égalé. On ne peut rien
 „ ajouter au tour ingénieux , à la délica-
 „ tesse , & à l'harmonie de sa Poésie. Mais
 „ enfin ce n'est pas Mr. *Pope*. C'est un Petit-
 „ Maître habillé à la Françoisé , qui dit à la
 „ vérité de fort jolies choses ; mais c'est là
 „ tout : On y aperçoit un Poète timide &
 „ circonspect , qui craint si non l'Inquisition
 „ ou la Bastille , au moins de manquer un
 „ Bénéfice qu'il sollicite. On y reconoit très
 „ peu le Philosophe & le Poete Anglois : Au-
 „ cune de ces pensées extraordinaires , de
 „ ces expressions singulières qui frappent &
 „ qui caractérisent cette Nation.

Mr.

„ Mr. *Pope* est un Philosophe austère, qui
 „ nous dit de dures vérités, qui ose ataq^{ue}
 „ le Vice jusques sous le Dais, & qui don^e
 „ pleine carrière à son imagination & à sa
 „ Verve Poétique. Mr. l'Abé *Du Resnel* est
 „ un Flateur, un Courtisan qui s'insin^{ue}
 „ avec art & avec delicate^{ss}e, qui a peur
 „ à chaque pas, d'ofenser les Grands, &
 „ d'en dire trop

„ Que Mr. *Pope* s'explique un peu libre^{ment}
 „ sur l'Ame des Bêtes, sur le rap^{ort}
 „ que l'on découvre entre la Raison & l'Inst
 „ tinct, sur l'origine de la Tiranie & de l'^I
 „ dolatrie, sur la folie de ceux qui servent
 „ lâchement les Tirans, & leur sacrifient
 „ leur liberté; l'Abé *Du Resnel* aussi tôt,
 „ par un scrupule très mal entendu, sup^{ri}
 „ me entièrement tous ces Passages come
 „ dangereux à l'Etat.

Mr. le Baron avoit déjà dit l'équivalent
 dans son Epitre Dédicatoire. *En vérité*, dit-il,
les Auteurs François ne sont guère heureux à
traduire les Anglois. Ils ne devoient jamais
s'en mêler. - Il est moralement impossible qu'un
François puisse penser en Anglois, & quand
il le pourroit, il n'oseroit. Une Antipatie.na-
turelle, un certain Esprit de Parti, des Pré-
jugés d'enfance, une espèce de jalousie de Na-
tion, enfin le Gouvernement sous lequel le

François vit, tout s'en mêle, & répugne à cette liberté de penser, à ces expressions nobles & hardies qui caractérisent l'Anglois.

Voici d'autres griefs, tirés encore de l'Avertissement : „ Dans quelques endroits
 „ l'Abé *Du Resnel* s'éloigne du ton grave &
 „ pathétique de *Mr. Pope*, fait le Plaisant
 „ très mal à propos, & fait de nôtre Poète
 „ un Diseur de bon mots

„ Il tourne le pauvre *Newton* en ridicule,
 „ le, lui donne une figure grotesque, & en
 „ fait un Singe. Il prétend que les Esprits
 „ Célestes regardent le savoir de ce Grand
 „ Home d'un œil de pitié & de compassion.
 „ Il donne aux Anges du Paradis le puéril
 „ emploi de se divertir aux dépens de
 „ *Newton*. *Pope* dit tout le contraire. Dans
 „ son Poème, les Anges admirent le savoir
 „ de cet habile Home, & le prennent pres-
 „ que pour un d'entr'eux

„ Je ne me flatte pas d'avoir mieux fait
 „ que l'Abé *Du Resnel*, mais il y a cette
 „ différence entre nous, que si j'ai manqué,
 „ c'est par ignorance, & faute de savoir
 „ mieux faire, au lieu que l'Abé *Du Resnel*,
 „ de dessein prémédité, bien plus habile
 „ que moi, & très capable d'ailleurs de
 „ faire mieux, par jalousie & par envie,
 „ a pris à tâche d'obscurcir la gloire de la

» Nation Angloise, s'érige en Censeur de
 » son Auteur, le critique à tout bout de
 » champ. Il y a plus de dix ans que les
 » Anglois s'en sont plaints dans un de leurs
 » Papiers Périodiques.

», Il est à propos de faire encore ici
 » une Remarque en faveur de ceux qui
 » s'imaginent avoir découvert dans l'*Essai*
 » sur l'*Homé*, les impietés & les erreurs
 » de *Spinoza*, dont ils prétendent que le
 » Poete Anglois est infecté. Il est vrai
 » qu'ils parlent souvent le même langage;
 » mais en voici la raison; c'est que *Spinoza*,
 » pour mieux cacher son venin, se
 » sert lui même bien des fois d'expressions
 » très ortodoxes, tirées de l'Écriture Sain-
 » te, come lors qu'il dit, *Dieu vit en nous,*
 » *Et nous vivons en lui*; qui sont les propres
 » paroles de S. T. PAUL.

», Après tout, on devroit se souvenir
 » qu'un Poème n'est pas un Système de
 » Théologie. On auroit tort de prendre
 » au pié de la lettre, & d'interpréter ri-
 » goureusement de certains passage qui
 » ne sont tout au plus que des Fictions,
 » des Saillies & des Efforts Poétiques. Je
 » finis par l'Apologie ingénieuse, que *Vol-*
 » *taire* a faite de nôtre Auteur.

- „ POPE est un Scélérat, de qui la Plume
impie
„ Ose vanter de Dieu la Clémence infinie,
„ Qui prétend folement, oh ! le mauvais
Chrétien !
„ Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout
est bien.

Cette Nouvelle Traduction est très bien imprimée, sur de beau Papier & avec de beaux Caractères. Elle deviendra extrêmement rare, parce que l'Auteur n'en a fait tirer que deux douzaines d'Exemplaires. Il en a envoyé un la à Bibliothèque publique de Genève, qu'il a accompagné d'une Lettre fort polie.

Cette honêteté ne m'empêchera pas de mettre ici, d'une manière impartiale, mon petit jugement sur cette Traduction. Il y a quelques fautes de langage, quelques Germanismes, mais en général la Versification me paroît coulante & harmonieuse. Il y a même des endroits où elle s'élève jusqu'au sublime. Mais il vaut mieux que les Lecteurs en jugent eux-mêmes. J'en vai transcrire ici les deux premières pages. On se souviendra que le Poème est originairement dédié au Lord *Henri de Saint Jean, Comte de Bol-*

Bollinbrock, ci-devant Secrétaire d'Etat & Ministre de feu la Reine Anne.

Réveillons nous, Milord, de cette Létargie,
 Où la foible Raison se trouve ensevelie.
 Laissons les Prejugez captiver sous leurs Loix,
 Le fastueux Orgueil, l'apanage des Rois;
 Et puis que malgré nous, de cette vie humaine
 Le rapide torrent à la mort nous entraîne,
 Que la Parque nous laisse à peine le loisir
 De voir, de contempler, qu'il faut déjà mourir.
 Profitons du moment où le Ciel nous fit naître,
 Et tâchons, s'il se peut, d'apprendre à nous
 conoitre.

Dis-moi, qu'est-ce que l'Homme? Un Labirin-
 the affreux,
 De Vices, de Vertus un mélange honteux.
 Des lâches Passions, le bizarre assemblage,
 A mille soins divers le conduit d'âge en âge;
 Malgré tout son desordre & sa variété*,
 On aperçoit encor sa régularité.
 Il s'élève souvent du sein de la bassesse.
 Admirons sa grandeur, & plaignons sa foiblesse.
 De contraires desirs tour à tour travaillé,
 Ainsi que dans un champ richement émaillé

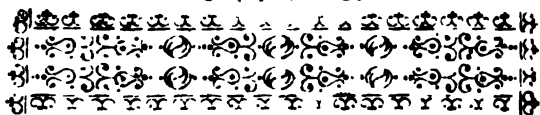
Le

* On voit aisément que le Traducteur a confondu ici le mot de Variété avec celui de Variation, quoi que l'idée en soit fort différente.

*Le Printems fait éclore , avec la Fleter utile ,
 Et la Ronce, & l'Epine, & le Chardon sierilez
 La Vie est-ce Jardin oî , du Ciel descendu ,
 L'Home est toîjours tenté par le fruit défendu.*

Sans parler de la fidélité de cette Traduction , qui en doit faire le principal mérite , il faut convenir que la Versification a aussi son prix. Un Gentil-home Allemand, qui, sans avoir quité son Pais , pour se transplanter en France , fait d'aussi bons Vers françois , doit ce me semble , être regardé come un Phénomène dans la République des Lettres.





HISTOIRES TOUCHANTES ET TRAGIQUES.

A Mr. De M.

LES Lettres que vous m'écrivés, *Monsieur*, me réjouissent ; elles sont le gage d'une Amitié qui m'est précieuse, & dont le souvenir durera autant que ma vie ; mais la dernière que j'ai reçue de vous m'a fort affligé. *Mr. de N.* a donc perdu son Fils cadet, après avoir perdu l'Ainé, il y a seulement une Année, sa Fille, son unique consolation, est mourante, & l'on n'a plus d'espérance de guérison ! Ainli tout est perdu, pour lui, & cet Home Vertueux & aimable, que ses Richesses, sa Naissance, & ses Lumières faisoient regarder come le Personage le plus heureux, est, peut-etre, le plus infortuné. Quand l'estime, & l'amitié la plus sincère ne m'attacheroient pas à lui, je n'intéresserois à ses pertes, come son Concitoien, & come Home. Et qui seroit affés dur pour lui refuser sa compassion, & ne pas mêler ses regrets aux siens ! Si le degré de sentiment fait la mesure de nôtre douleur, quelle ne doit pas être

être celle de ce tendre Père, dont le Cœur est si délicat & si sensible ! Il perd en son Fils l'espoir de sa Maison, son apui, sa consolation ; il le perd dans cet âge, où, sortant de l'Enfance, le Corps comence à prendre de la vigueur, & où l'Esprit développe ses talens & ses conoissances. C'est alors qu'on se flâte, qu'ayant surmonté les foiblesses & les infirmités du premier âge, on se verra revivre dans sa Famille, qu'on recueillira avec elle les fruits de la bone Education qu'on lui a donnée, & que nos Enfans transmettront leurs Lumières & leurs Vertus à leur Postérité, où nôtre nom sera en bénédiction. Ces espérances sont si douces, si naturelles, si légitimes, qu'on ne peut les voir s'évanouir sans beaucoup d'amertume. Les liens qui nous unissent à nos Enfans sont si forts qu'on ne sauroit les rompre sans nous déchirer le Cœur, & nous causer une extrême douleur. Elle sera encore plus grande, si nous pouvons leur laisser une Réputation sans tache, une Fortune aquise sans crime, & des Etablissemens auxquels le Mérite & la Vertu ont droit d'aspirer. Les talens & la probité pouvoient élever les Fils de Mr. N. aux Emplois les plus distingués. Si rien n'est plus doux à un bon Citoyen que de servir utilement sa Patrie, ces Messieurs pouvoient prétendre à

ce

ce bonheur. Dieu ne l'a pas jugé à propos ; il les a apellé à lui ; sa volonté soit faite ; les plus hautes Dignités que les Hommes peuvent doner sur cette Terre, valent elles les honneurs & la gloire que l'Être supreme distribue dans le Ciel à la Vertu ?

C'est une pensée si vraie & si sage, qui a produit cette Fermeté héroïque, disons plutôt cette Force, cette Patience Chrétienne que l'on a admiré dans votre Ami ; les Persones pieuse, qui, touchées de sa perte, alloient chés lui pour le consoler, recevoient elles mêmes des consolations. Lors qu'on vouloit essuier ses larmes, on trouvoit l'ouvrage tout fait par la Religion, & dans le Dueil public, il étoit presque le seul qui ne versa pas des pleurs. Il faut le dire, ce qui augmentoit l'étonnement que causoit un courage si extraordinaire, c'est qu'il est très rare de le trouver dans les Persones riches. L'opulence amollit l'Âme & ne lui laisse pas la force de soutenir le poids des Adversités ; on la regarde presque come un rempart contre les Revers. Quand ce rempart est forcé, on se trouve sans défense, & exposé à tous les traits de l'Ennemi. On se fait des bienfaits de Dieu un titre à de nouvelles graces : Lors qu'il retire sa main, ou qu'il vient à l'apefantir, on murmure, come si nôtre Créateur n'é-

n'étoit pas le Maître de décerner les peines, aussi bien que de distribuer les récompenses. Mais Mr. N. sent la main de Dieu apesantie sur lui, sans en être abatu : L'espérance de l'Immortalité la persuasion d'une Vie à venir, plus heureuse que celle-ci, où nous jouirons sans inquiétude de ce qui est digne de nôtre amour, où nous posséderons un bonheur infini, dans le sein de la Félicité même ; voilà ce qui fait sa consolation ; voilà la source où il puise cette Force d'esprit qui surprend & dont vous me parlés avec tant d'éloge.

Il y a des Gens qui paroissent fermes dans l'Affliction, parce qu'ils sont nés durs & insensibles ; la douleur ne fait en quelque sorte que glisser sur leur Ame, & n'a pas la force d'y faire aucune blessure ; mais cette prétendue force n'est qu'une ignorance stupide de ce qu'ils ont perdu ; leur patience est plutôt l'effet d'un temperament grossier, que rien ne peut émouvoir, que d'une sage résignation à la Providence ; mais nous l'avons dit, Mr. N. a une délicatesse de sentiment, qui ouvre de tout côté l'entrée à la douleur ; s'il en triomphe, c'est parce qu'il seroit honteux à un Chrétien d'y succomber. Il montre aux Homes, que la Religion n'est pas moins un excellent préservatif contre l'impatience & le

le murmure que cause l'Adversité, que contre l'orgueil & la folle présomption, que la prospérité ne produit que trop souvent. Il fait voir à ses Concitoyens le Modèle d'une Ame égale dans tous les états de la vie. Come les Richesses ne lui avoient jamais inspiré de l'éloignement pour les Misérables; l'Affliction, qui raproche tous les Homes, lui fait aussi trouver dans tous, ce tendre intérêt qui est le plus doux soulagement à la douleur.

J'étois dans cet endroit de ma Lettre lors que Mr. de P. est entré chez moi. Come vôtre Ami & le mien, j'ai crû pouvoir lui communiquer ce que je venois d'écrire; il est convenu, avec vous & moi, que Mr. N. témoignoit un courage aussi rare que son malheur, & qui augmente l'estime qu'on a déjà pour lui; mais come il ne le conoit pas aussi bien que nous, il m'a dit que peut-être il verfoit en secret les larmes qu'il déroboit au Public. Un Home tel que lui, m'a-t-il dit, si fort exposé en vûe, respectable par sa Profession, & plus encore par sa Pieté, ne peut pas pleurer publiquement avec bienfiance, mais il gémit dans le silence, & laisse échaper ses regrets. On ne peut pas avoir les yeux si fort fixés du côté du Ciel qu'on ne les tourne de tems en tems du côté de la Terre, qui renferme dans son sein ce qu'on avoit

de plus précieux ; mais on fait bone contenance ; on s'éleve au dessus de l'Home, dans le tems même qu'on éprouve toutes les foiblesses de l'Humanité ; on veut se rendre Maître de son sort, & foumettre le Destin irrité à la Sageffè de sa Raison. On tire du poids même de son Affliction des forces pour la supporter ; on se fait une sorte de gloire de regarder avec intrépidité les débris de son bonheur, come le Stoicien consideroit sans palir les ruines de l'Univers.

Je conois, *ajouta-t'il*, un Home obscur, un simple Paisan, dont le sort est à peu près semblable à celui de Mr. N. mais il n'a pas eu autant de motifs & de secours pour le soutenir ; aussi a t'il succombé à des coups redoublés & si funestes. Il avoit deux Fils & une Fille, élevés avec soins, & à qui il avoit donné une Education, qui lui avoit couté tout son bien, aquis à la sueur de son Visage. Un travail rude & continuel ne lui avoit laissé qu'une santé chancelante, & un corps épuisé par la fatigue. Ses Fils, par reconnoissance, ne voulurent pas se marier pendant la vie de leur Père, dans la vüe de fournir à son entretien. En éfet, ils ne lui laissoient manquer de rien ; ne se bornant pas au pur nécessaire, ils s'empressoient à lui procurer les comodités de la vie, & des plaisirs innocens.

nocens. Come leur inclination bienfaisante ne leur laissoit échaper aucune occasion de rendre service au Prochain, l'un d'eux s'échaufa si fort en voulant éteindre le feu, qui començoit à consumer la Maison d'un de ses Voisins, qu'il prit une Pleurésie, dont il mourut.

Le Fils qui restoit au Vieillard redoubla son travail pour reparer la perte que son Père venoit de faire. Ses soins & sa tendresse le consoloient, ou soulageoient du moins sa douleur; mais à quel point ne fût-elle pas augmentée, lors que ce Fils, qui lui étoit si cher, & qui lui étoit devenu si nécessaire, périt lui-même, par l'accident le plus funeste. Etant à la Pêche, il vit de loin un Jeune-Homme qui se noioit; il se jetta dans l'eau pour le sauver, mais le Jeune-Homme le serra si étroitement, que ne pouvant ni se débarrasser, ni nager, ils se noyèrent tous les deux. Cette perte jetta le Vieillard dans la plus profonde tristesse.

Sa Fille seule lui restoit; il répandit des larmes amères dans son sein, & elle y mêloit les siennes. Pour diminuer l'Affliction de son Père, elle eut la force de se rendre Maitresse de la sienne, & de n'en pas laisser paroître toute la grandeur. Come rien ne contribue d'avantage à l'augmenter, que l'honneur de

la Retraite , elle lui tint fidèlement compagnie , & invitoit auprès de lui les Gens qui étoient les plus propres à le consoler. Parmi eux étoit un Fermier de ses Voisins , qui avoit été Ami intime de ses Frères ; il prit sur lui leurs engagements , & pour remplir plus exactement ses devoirs , il s'offrit d'épouser leur Sœur , qui étoit jeune & aimable : Elle ne l'accepta pour Mari , que sous condition que son Père y doneroit son consentement , & qu'ils demeureroient avec lui , aiant promis de ne s'en séparer jamais , & n'aant pas de plus grand plaisir que celui de le voir , & de suivre ses Conseils. Le Père qui trouvoit dans cette Union le bonheur de sa Fille , y consentit. La Providence sembloit avoir répandu sa bénédiction sur ce Mariage ; rien n'en alteroit l'union , & la paix. L'Épouse devint enceinte , & mit au monde un Garçon. La Dame du Village , dans la Maison de qui elle demouroit , acoucha en même tems qu'elle d'un Fils , qu'elle voulut nourrir ; mais sur un simple soupçon d'infidélité , son Mari la sacrifia à sa jalousie. Les cris qu'elle fit en recevant le coup de poignard attirèrent sa Fermière ; elle la trouva expirante sur son Lit ; elle n'eut que le tems de protester de son innocence ; elle embrassoit son Enfant qui étoit pendu à sa mammelle ,
&

& qui tiroit un lait mêlé de sang. Ce spectacle la fit frémir. Remplic de compassion elle prit l'Enfant, qu'elle voulut nourrir avec le sien ; mais étant très délicate , & ayant été fort émüe , elle prit la Fièvre, & tomba dans une langueur mortelle. Lors qu'elle sentit aprocher sa fin , elle recomanda son Père & son Mari , aussi tendrement que son propre Enfant ; mais le Vieillard abimé dans le désespoir , ne put survivre à cette perte ; elle surpassoit ses forces ; il ne pouvoit soutenir le poids d'une douleur que Personne ne partageoit ; il n'avoit pour témoin de son Affliction que le Ciel ; il se recomanda à lui , come au puissant Protecteur des Affligés ; il ne laissa échaper ni soupirs ni regrets ; ses yeux même se refusoient aux larmes , & il mourut, en prononçant le nom de ses chers Enfants.

Voilà, dis-je , à nôtre Ami une Histoire bien tragique ; elle m'a vivement touché ; on ne sauroit l'entendre sans s'intéresser à la triste destinée de ce bon Paisan , & à celle de ses Enfants. J'ai remarqué, que leur penchant à faire du bien avoit été la cause de leur mort, come si le trépas étoit la récompense & le prix de la Vertu. En éfet , si l'on considère la fin de la Vie, come le commencement d'une autre beaucoup meilleure , non seulement, on la regardera sans frémir , mais

ira jusqu'à la désirer; cependant il faut l'attendre sans impatience, come un fidèle Soldat, qui attend que son Capitaine le relève du Poste dangereux où il l'a placé.

Au reste, ajoutai-je; vous feriez extrêmement tort à Mr. N., si vous pensiez que la fermeté soit mêlée de quelque ostentation, & soit soutenue par le spectacle. L'Orgueil ne lui prête point une fausse intrépidité; il ne couvre point sa foiblesse du pompeux étalage d'une force étrangère. Dans son infortune, il se défie même des Armes de la Raison, & n'emprunte que celles de la Religion; c'est-elle qui soutient son courage chancelant, & qui lui prête des forces. Elle lui a appris que les Homes sont tous mortels; mais que l'Âme n'est point ensevelie sous un peu de poussière, & ne fait que briser ses liens pour aller à l'Immortalité.

Le 12. Mars 1750.





NOUVELLES LITÉRAIRES.

Nous venons de recevoir une Tragédie nouvelle, intitulée *Méropé* : Elle est imprimée à Paris chez Prault, Fils, 1749. & a pour Auteur Mr. Clément, de Genève. En voici l'Analise.

Polifonte, Prince du Sang-Royal, aiant fait périr *Cresfonte*, Roi de Messène, & deux de ses Fils, usurpe la Courone. Pour s'en assurer la possession, il veut épouser *Méropé*, qui ne peut se résoudre à devenir la Femme du Meurtrier de son Mari & de ses Enfants. Cette Reine infortunée avoit eû l'adresse de dérober à la fureur de *Polifonte* un 3me. Fils, qu'elle faisoit élever secrètement dans l'étranger, & sur qui elle fondeoit toutes ses espérances. Le Tiran aiant appris, qu'il restoit encore un Héritier de *Cresfonte* faisoit tous ses efforts pour découvrir sa retraite & pour le faire périr.

Le jeune Prince élevé à la Campagne, sous le nom d'*Egiste*, ignoroit lui même son origine & se croioit réellement Fils de celui qui prenoit soin de son éducation. Il eut occasion de se se signaler, en sauvant la vie à *Ismène*,

Fille d'*Eurislène*, Roi de *Laconie*, qui fut ataquée par des Assassins. Cette Princesse se trouvoit à peu près dans le même cas que le jeune *Cresfonte*. Les malheurs de sa Famille avoient obligé son Père de la faire élever en secret. *Egiste*, ou le jeune *Cresfonte*, en devint éperdument amoureux, & la jeune Princesse, de son côté ne s'en tint pas à la simple reconnoissance. Ils répondirent ainsi l'un & l'autre aux vues de leurs Parens communs, qui avoient déjà déterminé ce Mariage dans le tems que leurs Enfans étoient encore au Berceau. *Eurislène*, ne connoissant point le jeune *Cresfonte*, voulut éloigner sa Fille de cet Inconnu, qu'il regardoit come dangereux. Il l'envoie à *Sparte*. Dans la route, elle est enlevée par des Emissaires de *Polifonte*, qui la conduisent à *Messène*.

Le Prince, ne pouvant supporter l'éloignement d'*Ismène*, prend le parti de la chercher par tout. En chemin faisant, il est ataqué par un jeune Home de son âge. Il le tue, en défendant sa vie. Il est arrêté & conduit à *Messène*, come Meurtrier. *Polifonte* se flate d'abord, que le Destin qui lui avoit toujours été si propice, l'auroit délivré, par les mains de cet Inconnu, du Prince qu'il redoutoit si fort. *Méropé*, toujours tremblante pour les jours de *Cresfonte*, est elle même dans l'idée que c'est lui qui a été tué. Elle n'en doute

plus à la vûe d'un Anneau qu'elle avoit doné à son Gouverneur pour lui estre remis , & elle se persuade que cet Etranger l'a enlevé à celui qu'il avoit tué. Pour venger la mort de son Fils , elle demande au Tiran de pouvoir disposer du sort du Meurtrier. *Polifonte* dans cette Scène la presse de nouveau de lui doner la main. La réponse qu'elle lui fait est des plus vives , & marque toute l'horreur que lui causoit un tel Mariage : Voici coment elle s'exprime :

*Que demain je t'épouse, & qu'un même Flambeau
Mène la Mère au Temple & le Fils au Tombeau !
Eh bien ! Viens à l'Autel, viens, Tiran, si tu l'oses,
Partager avec moi l'horreur que tu me causes ,
M'entendre prononcer le Serment solennel ,
D'aller jusqu'en ton Lit porter le Fer mortel ,
De repousser enfin le Crime par le Crime ;
De mourir ton Boureau, ta Femme & ta Victime.*

Polifonte la voiant dans l'idée que son Fils est mort & que c'est lui qui a conduit les coups , consent à lui remettre cet Inconnu pour en tirer vengeance , comptant de convaincre par là la Reine , qu'il n'avoit aucune part à ce Meurtre.

Egiste , libre cependant dans le Palais , devoit paroître devant la Reine. Ne pouvant cette nuit là goûter les douceurs du repos , il

fait des Réflexions sur son état, & s'énonce en ces termes.

Le Somcil a surpris leur foible vigilance.

Hélas ! ce calme heureux , ces ombres , ce silence ,

Ces paisibles flambeaux , ce charme de la Nuit ,

Rien ne peut dissiper le trouble qui me suit.

Libre dans ce Palais , sûr de mon Innocence ,

Du Crime dans les fers , je sens la défiance.

.

.

Que vois-je ? Les Soucis , la Tristesse , les Craintes ,

De ces Murs orgueilleux pénètrent les encclites :

Contre ces fiers Tirans le Prince est sans apui ;

Ils montent sur son Trône & règnent plus que lui.

Foiers , heureux Foiers de mes Dieux domestiques ,

Palais de mes Aïeux , Lieux simples , Toits

rustiques ;

Aimable Solitude , Azile du repos.

Qu'êtes vous devenus ?

Sur la fin de ce Soliloque , il exprime l'agitation que lui causoit l'éloignement d'*Ismène*, & son amour pour elle. Cette Princesse , qui ne goûtoit pas plus de tranquillité que lui , & qui se trouve à portée de l'entendre , est frappée du son de sa voix. Ce qui donne lieu à une Scène tendre & d'autant plus intéressante , que les deux Amans se retrouvent lors qu'ils s'y atendoient le moins. *Ismène* apprend à *Egise* , qu'elle est Fille du Roi de *Laconie* , &

que l'Inconu qu'il a tué étoit Fils de *Méropé* & son Rival. La distance qu'il croit y avoir entre la Naissance de cette Princesse & la sienne, lui cause une vive douleur, il lui dit :

*Je vais moi même, aux pieds d'une Reine ennemie
Précipiter l'aveu qui me livre à ses coups.*

*Que me servent des Jours qui ne sont plus pour
vous ?*

Ismène cherche à le détourner de son dessein ; *Egiste* paroît enfin devant *Méropé*. Cette Reine se confirme, par l'entretien qu'elle a avec lui, qu'il est le Meurtrier de son Fils. Pour le venger, elle est prête à immoler son Fils lui même. Le Poignard est levé pour trancher des Jours si chers. *Ismène* tremblante pour son Amant, entre, & le sauve du trépas. La Princesse prononce le nom d'*Egiste*, & c'est ce qui amène la reconnoissance de ce Prince, qui se fait d'une manière fort touchante dans la V. & la VI. Scène du IV. Acte, où le sage *Polidore*, Gouverneur d'*Egiste*, achève d'ouvrir les yeux de *Méropé*, qui ne peut contenir sa joie d'avoir retrouvé son cher Fils.

Le Tiran surpris de ce que cet Etranger, qu'il avoit remis entre les mains de *Méropé*, pour le faire périr, respire encore, ne peut acorder la conduite de cette Reine avec l'amour qu'elle a toujours témoigné pour ses Enfans. Une vengeance si lente le rend dé-

fiant. Il veut voir de nouveau cet Etranger; & les alarmes que *Méropé* fait paroître lui découvrent enfin le secret de sa Naissance. Il veut d'abord sacrifier sa Victime, mais réfléchissant ensuite, qu'il pourroit tirer plus d'avantage, en différant ce sacrifice il fait semblant de se laisser fléchir par les larmes de la Mère, & par la fermeté du Fils. Il promet de lui laisser la vie & de lui rendre la liberté, moyennant que *Méropé* consente enfin à s'unir à lui. Cependant un *Messénien*, du parti de *Méropé*, arrêté par les ordres du Tiran, trouve le moyen de s'échaper; *Cresfonte* a aussi le bonheur de briser ses Fers, & aidés de quelques autres *Messéniens* & d'un parti de *Laconiens*, qu'*Etrijthène* envoioit au secours de la Reine & de la Princesse sa Fille, ils forcent les Gardes du Tiran, se font jour jusques à sa Personne, & *Cresfonte* lui porte le coup mortel. Ce Prince est ensuite reconu Roi de *Messène*, & la Pièce est terminée par son Mariage avec la Princesse *Isménie*.

Le Public fera sans doute surpris, que Mr. *Clément* ait osé donner une Pièce sur un sujet travaillé avec tant d'art & de succès par le célèbre M. de *Voltaire*. Voici comment l'Auteur se justifie là dessus, dans sa Préface.

J'ai comencé, dit-il, à travailler ce sujet pour le moins aussi-tôt que M. de Voltaire, & sans savoir qu'il y pensât. J'en étois à la fin de

3. Acte, quand M. le Marquis de Maffei arriva à Paris. Je lui demandai son Avis . . . Il m'apprit le dessein du célèbre Auteur de la *Henriade*.

J'étois trop avancé & trop peu raisonnable pour avoir le courage de reculer. Je poursuis donc & crus avoir achevé quelques Mois après. J'eus la témérité de lire ma Pièce chez une Dame illustre. M. de Fontenelle, toujours & peut-être trop porté à encourager l'apparence des Talens, se trouva chez elle ce jour là. Tous deux m'écoutèrent avec tant de bonté que le Sr. Dufresne qui étoit présent, n'hésita point à me demander une Lecture pour l'Assemblée des Comédiens François. Ceux-ci ne furent pas si indulgens. Ils virent une partie des défauts de ma Pièce, & m'en dirent naïvement leur sentiment. Je sentis qu'ils avoient raison & je résolus d'oublier mon Ouvrage, pour y revenir un jour de sang froid.

Au bout d'un An . . . je démolis tout mon Ouvrage & le recommençai Le nouveau travail fût aussi long que le premier l'avoit été peu. Je n'oserois dire combien j'y ai mis de tems. Il me suffit qu'on sache, que j'avois fini avans que Mr. de Voltaire eût fait représenter.

Mr. Clément parle ensuite fort avantageusement & avec beaucoup de politesse de Mr. de Voltaire & de sa Pièce. Il est certain aussi, que c'est un des Chefs d'Oeuvres de cet il-

lustre Poete, & que son éclat fait tort aux beautés de la Pièce de l'Auteur *Genevois*, qui brilleroient d'avantage, si M. de *Voltaire* n'eût jamais traité le même sujet. Il est vrai qu'ils n'ont pas suivi le même Plan. L'Episode d'amour entre le Prince de *Messène* & la Princesse de *Laconie*, ne se trouve point dans la Pièce de Mr. de *Voltaire*; & la Reconoissance de *Mérope* & d'*Egiste* se fait d'une manière différente.

VOici une petite Nouveauté, qui paroît depuis peu à *Paris* & à *Versailles*.

COUPLET à la louange de Madame la Marquise de **POMPADOUR**.

APOLLON dans *Cithère*
Fit l'autre jour

Un éloge sincère

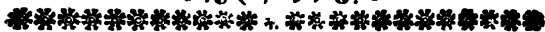
De **POMPADOUR**.

Le Trio des Graces sourit,

L'Amour applaudit,

Vénus l'approuva.

O gué lon la, Bergère, O gué lon la.



LOGOGRIPE.

Je suis , Lecteur, un Ornement utile,
 A la Cour come à la Ville ;
 Ma couleur n'est pas fixe , & je change souvent,
 Selon le goût & l'agrément.
 Je ne fais trop de qui je tient l'existence ,
 Ou de la Mode, ou de la Bienfiance.
 Huit Lettres composent mon nom.
 J'enferme un Animal utile au Vigneron ,
 Et qui lui rend de grands services.
 Chose que l'on emploie au haut des Edifices.
 Ce qu'un Breteur a soin de bien choisir.
 L'Etre qui seul a droit de former un desir.
 La Demeure que Mars assigne au Militaire,
 Pendant le cours d'une trop longue Guerre.
 Ce qu'on retranche au Noble accusé de forsuits.
 La Saison que Cérés comble de ses bienfaits.
 Me devine, tu? Non. Poursuivons, & peut être,
 Je vais mieux me faire conoitre.
 J'opose un Voile épais aux regards curieux ;
 J'irrite les Voluptueux.
 Si ce Voile que j'offre est plus ou moins nouveau,
 Il est aussi plus ou moins beau.
 Sans doute qu'à ces traits, je ne suis plus mystère :
 Si je le suis ; à moins de te faire un Tableau,
 Je ne puis te tracer une Enigme plus claire.

NUAGE est le mot du Logogripe du
 Mois d'Avril.



T A B L E.

S Econd Extrait des Relations de Mr. le Prof. Callenberg sur la Conversion des Juifs. 411	
Eclaircissement sur une Communication secrète entre deux anciens Couvens de Genève. 433	
Réponse de Mr. le Baron d'Alt à quelques Observations sur son Hist. de Suisse. 450	
Lettre aux Editeurs, sur l'Ep. dédicat. de l'Home machine à M. le Prof. Haller. 456	
— — de Mr. Haller aux Auteurs du Journal des Savans. 458	
— — aux Editeurs concernant Mr. de Voltaire. 460	
Epitre aux Graces, par Mr. l'Abé de Bernis. 466	
Vers sur Mr. l'Abé Pluche. 475	
Traduction nouvelle de l'Essai de Pope, sur l'Home. 485	
Histoires touchantes & tragiques. 485	
Mérope, Tragédie de Mr. Clément: Extrait. 495	
Couplet à la loüange de Madame de Pom- padour. 502	
Logogriphe. 503	